

# L'OEIL DE LA POLICE

Publication nationale

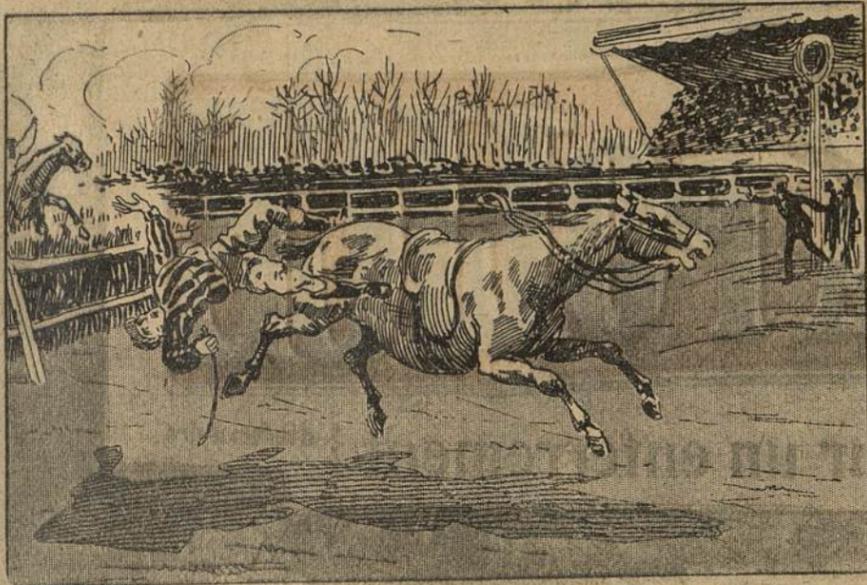
## La Foudre tombe sur un enterrement

Hebdomadaire



Il est des accidents qui dépassent en horreur tout ce qu'on peut imaginer. Il semble qu'à ces moments-là, le hasard se joue féroce-ment de l'humanité. C'est lorsque nous nous croyons le plus à l'abri du danger que celui-ci nous menace de plus près. La semaine dernière, à Johan-  
Lire la suite page 2.)

### La mort d'un Jockey



Le jockey E. Monk est tombé aux courses de Vincennes, en montant « Irlande II », dans le Prix de Créteil, steeple-chase pour chevaux de demi-sang. Le malheureux jockey a succombé à ses blessures; il est mort à l'hôpital Beaujon. Il laisse une jeune veuve. Trois des frères de Monk avaient trouvé la mort dans des circonstances analogues. Monk, le père, actuellement septuagénaire, est garçon d'écurie chez Dick-Kalley, à Mont-de-Marsan. Il monte le matin à l'exercice, malgré ses soixante-douze ans.

### La Foudre tombe sur un enterrement

(Suite)

nesburg (Transwaal), on procédait aux obsèques d'un sous-officier anglais qui, deux jours plus tôt, avait trouvé la mort dans l'explosion d'une poudrière.

Le cortège, composé d'amis et de camarades du défunt, s'acheminait vers le cimetière. Le temps était couvert et l'orage menaçait.

Soudain le tonnerre gronda; un éclair illumina la campagne et la foudre tomba sur le convoi funèbre.

Les chevaux du corbillard se cabrèrent; la bière, éventrée par le feu du ciel, laissa apparaître le cadavre; tout autour, la plupart des assistants gisaient sur le sol.

Dix-sept personnes avaient été frappées par la foudre. L'une d'elles avait été tuée sur le coup. Cinq autres sont grièvement blessées.

### Un étrange cambriolage

La Faculté des lettres de Rennes a reçu la visite de cambrioleurs qui, après avoir fracturé les serrures des cabinets servant aux archives, se sont emparés des copies des compositions du baccalauréat de plusieurs années. Un grand nombre de ces copies ont été retrouvées en ville, traînant sur les trottoirs.

Quelques incidents assez curieux se sont produits. Un avocat connu, homme politique, a reçu d'un de ses adversaires sa copie de baccalauréat portant en marge les impressions d'examineurs, qui manquaient de flatterie :

« Je me fais un devoir de vous remettre ce qui vous appartient ! » disait le petit mot qui accompagnait l'envoi.

Plusieurs personnes très honorables de Rennes, occupant des situations en vue, ont appris ainsi par la rumeur publique leurs notes de bachelot.

### Banditisme moderne

La police parisienne arrêtait, le 17 novembre, plusieurs individus qui avaient volé pour plus de 2000 francs de marchandises. L'enquête ouverte établissait que cette association de voleurs, dont le siège était à Paris, avait en province des succursales dont on ignore encore le nombre, où elle écoulait des marchandises de toutes sortes avec l'aide de brocanteurs, de recéleurs, etc.

Or, il y a deux mois et demi, un individu arrivait au Havre. Il s'installait rue de la Bourse, quartier des affaires, y établissait des bureaux et un magasin; une magnifique plaque en cuivre portant cette inscription : « Importation, exportation », fut appliquée sur la porte.

Il prit plusieurs employés dans ses bureaux et magasins.

Les caisses de marchandises à exporter ne tardèrent pas à arriver de Paris : lingerie, dentelles. Puis ce furent les accessoires d'automobiles. Les marchandises arrivèrent de plus en plus nombreuses. La maison avait un air de prospérité.

Mais, ces jours derniers, le commerçant disparut. On n'entendit plus parler de l'élegant jeune homme, lorsque le commissaire de police recevait quelques jours après un mandat d'arrêt émanant d'un juge d'instruction

de Paris, pour procéder à l'arrestation du commerçant. Il était trop tard; le voleur s'était envolé.

Une perquisition a été faite dans les bureaux, magasin et appartement du voleur. Dans le magasin, on trouva toutes sortes de marchandises : lingerie, dentelles, pompes, sirènes, phares pour automobile, accumulateur, magnétos, pneus, etc. Tout fut saisi.

L'escoquerie à la banque ne fut pas oubliée. Le Comptoir d'Escompte de Paris a escompté une traite de 986 francs, tirée sur un complice, arrêté à Paris par l'intermédiaire d'une banque havraise d'importation. Des traites, représentant une valeur de 3000 francs ont été tirées sur deux autres individus. Cependant comme ces dernières traites ne sont pas échues, la banque havraise ne perdra rien.

On est à la recherche de l'esroc.

### Un procès de Mme Steinhell

Mme Steinhell a intenté à un éditeur anglais un procès en diffamation au tribunal, on discute dans le brouhaha; Mme Steinhell obtiendra-t-elle les 250 000 francs de dommages-intérêts qu'elle demande à l'auteur anglais, parce que celui-ci a trouvé critiquable le non-lieu des jurés de la Seine? Va-t-on discuter l'affaire au fond?

Mais voici Mme Steinhell. La mise est sobre et seule une rose, piquée sur le chapeau noir, jette une note de couleur claire.

Quelques minutes encore et le juge Darling, entre dans la salle, où chacun se lève. Il suit, olympien et ennuyé, l'exposé de l'affaire que fait le conseil de la plaignante, M. F.-E. Smith, avocat célèbre et politique renommé.

Et voici « l'affaire Steinhell » qui recommence, avec ses tampons d'ouate, et sa femme rousse, et ses lévites...

Soudain, le juge lève la main, interrompt : « L'auteur du livre a-t-il l'intention de faire la preuve de ses allégations? Vais-je avoir à juger l'affaire au fond? »

M. Smith le rassure bien vite. L'affaire a été, avant l'audience, arrangée à l'amiable; il s'agit seulement de rendre publiques les excuses de l'auteur et de l'imprimeur, qui regrettent d'avoir fait figurer Mme Steinhell dans ce que son avocat appelle pittoresquement « la chambre des horreurs de la galerie des criminelles historiques », et à expurger les futures éditions du livre incriminé. En outre, de forts dommages-intérêts — 25 000 francs dit-on — seront versés à sa cliente. Quelques mots de confirmation du représentant de l'auteur et de l'imprimeur, et le juge Darling, tout en acceptant l'accord, fait remarquer avec sa prudence habituelle qu'il ne connaît rien et ne veut rien connaître du fond de l'affaire, et qu'il se contente d'homologuer l'arrangement auquel sont arrivées les parties.

### Un vol extraordinaire

Une expérience de transmutation des métaux, le changement d'or en plomb, vient d'être réussie pour la plus grande gloire et le profit de malfaiteurs inconnus.

Voici les faits. Il y a une huitaine de jours, cinq millions en or quittèrent la Banque d'Angleterre à destination de la succursale du Crédit Lyonnais à Alexandrie. On imagine le luxe de précautions qui présida à cet envoi. Quarante sacs de cuir contenant chacun 125 000 francs, scellés chacun de huit cachets majestueux, quatre de la Banque d'Angle-

## UN MARI QUI ENLÈVE SA FEMME

Il y a quelques années, un jeune boucher se mariait dans une localité des environs de Lille avec la fille d'un commerçant qui lui apporta une dot fort coquette; mais l'entente ne régna guère dans le ménage et la jeune femme voulut divorcer.

Cette décision ne plut pas au mari, qui ne voulut pas accepter une telle solution; et comme la jeune femme persistait dans sa détermination, il conçut un plan d'enlèvement.

Sachant que sa femme, qui était retournée chez ses parents, allait se promener en voiture à Lille, il se rendit sur la route en compagnie de deux hommes qui, revolver au poing, devaient l'aider.

Bientôt l'attelage parut. Un homme bondit à la tête du cheval. Le mari et l'autre complice enlevèrent la jeune femme, la jetèrent dans une autre voiture qui, rapidement, fila vers Lille.

C'est seulement le soir que les parents de la jeune femme apprirent l'enlèvement.

La gendarmerie a trouvé un témoin, un habitant d'Houplines, qui a fait la déclaration suivante :

« Je me trouvais, hier, vers midi, à l'extrémité du village, quand je vis sur la grande route, filant vers Lille, une voiture à deux roues traînée par un cheval qui galopait. Dans la voiture étaient trois personnes :

deux hommes et une femme. Soudain, la femme m'aperçut; elle voulut se lever et sauter en bas du véhicule. Un homme qui était à ses côtés la prit alors dans ses bras et la contraignit à se rasseoir. Or, je vis très bien cette femme qui était ligotée et bâillonnée. D'ailleurs, le conducteur de la voiture, voyant que je prêtai attention à la jeune dame, cingla d'un coup de fouet son cheval, qui traversa la commune à fond de train.

Les gendarmes, poursuivant leur enquête, ont trouvé un autre témoin confirmant le précédent. C'est un cycliste houplinois qui vit passer sur la place l'attelage au grand trot. « La femme, dit-il, se débattait furieusement. Un moment, elle parvint à enlever le bâillon qui semblait l'étouffer et se mit à crier : « Au secours ! » L'un des deux hommes la terrassa alors au fond de la voiture. Je poursuivis l'attelage, mais le cheval filait tellement vite, qu'il ne tarda pas à me distancer. Cependant, dans cette course endiablée, un des conducteurs perdit sa casquette. Je l'ai ramassée. »

La gendarmerie a saisi cette coiffure comme pièce à conviction.

On a signalé le passage de l'attelage à Gondcourt, près de Seclin, mais, à la sortie de cette localité, on perd sa trace. Le trio a-t-il franchi la frontière à la faveur de la nuit? On le suppose.

terre et quatre du Crédit Lyonnais, furent soigneusement emballés dans un certain nombre de caisses dont de nouveaux cachets garantiraient l'invulnérabilité.

Des détectives armés jusqu'aux dents escortèrent jusqu'aux docks de Londres les précieux colis, qui furent embarqués pour Brême, où ils furent vérifiés, puis la malle les transporta de Brême à Brindisi, où ils furent encore vérifiés.

Enfin, un navire les amena de Brindisi à Alexandrie, où ils furent une troisième fois vérifiés et garantis vierges.

A Alexandrie, au Crédit Lyonnais, une première caisse fut ouverte qui, suivant son devoir, contenait de l'or, et rien que de l'or; mais l'employé qui ouvrit la seconde pensa s'évanouir de stupeur. La caisse contenait du plomb au lieu d'or. On vérifia les cachets, ils étaient intacts. L'affaire devenait affolante.

Deux autres caisses examinées contenaient bien de l'or, mais la suivante était encore remplie de plomb. En tout, 250 000 francs manquaient et manquent toujours.

### Un incident en cours d'assises

Un incident s'est produit à la cour d'assises de Dijon où l'on jugeait un jeune homme de dix-huit ans, Léon Maréchal, qui, recueilli à l'âge de quatre ans par son oncle, avait tué

ce dernier en le frappant avec une pince de maçon, sous prétexte qu'il était, a-t-il dit, fatigué des reproches qu'il lui adressait parce qu'il ne travaillait pas.

L'audience, Maréchal déclara qu'il avait agi à l'inspiration de sa tante dont il était l'amant.

La tante nie avec énergie; mais, en présence de la déposition de certains témoins, la cour, sur la demande de la défense, a renvoyé l'affaire à trois mois.

La tante a été immédiatement conduite au parquet où elle a été inculpée de complicité d'assassinat.

### Une victime des « Padrones »

Un gamin espagnol, âgé de quinze ans, était trouvé, la nuit, sur un banc du boulevard Malesherbes à Paris à demi mort de froid. Conduit au poste et réconforté, il raconta qu'il avait, sur la foi d'une annonce alléchante, quitté son pays natal pour venir à Saint-Denis s'embaucher chez de misérables trafiquants de l'enfance.

Fatigué des mauvais traitements qui lui étaient infligés et des privations que les « padrones » lui imposaient, l'enfant s'était enfui, le mois dernier, en compagnie d'un camarade, pour gagner la capitale. Son compagnon l'avait abandonné bientôt en emportant ses économies, près de 80 francs. Depuis, le jeune étranger ne vivait que de mendicité.

CONCOURS N° 45 (8 Séries).

## G. Laflemm, Reporter fantaisiste

SIXIÈME SÉRIE (Voir la notice page 11)



### LISTE DES PRIX

1<sup>er</sup> Prix : Un splendide phonographe « Musica » et 5 disques. — 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Prix : Un ravissant sautoir, plaqué or. — 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> Prix : Un merveilleux écorin de 6 gobelets à liqueur, argent et vermeil. — 6<sup>e</sup> au 10<sup>e</sup> Prix : Un magni-

fique couteau, plusieurs lames et une scie. — 11<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> Prix : Une très jolie chaîne giletière, dorée. — 21<sup>e</sup> au 30<sup>e</sup> Prix : Un beau porte-crayon plat, en argent. — 31<sup>e</sup> au 50<sup>e</sup> Prix : Une délicieuse garniture peignes à pièces. — 51<sup>e</sup> au 100<sup>e</sup> Prix : Une jolie broche « porte-bonneur ». — 101<sup>e</sup> au 150<sup>e</sup> Prix : Une belle épingle de cravate.

## Les Faits-Divers de la Semaine

**SUICIDE D'UN ENFANT.** — Un horrible drame s'est déroulé, à Labuissière, sur la voie ferrée qui relie les mines de Bruay. Devant les voyageurs terrifiés, un enfant de quatorze ans, cordonnier, s'est précipité sous le train qui quitte Bruay à quatre heures du soir. Le mécanicien avait vu le mouvement ; il stoppa. Mais déjà les premières roues de la machine avaient décapité le malheureux.

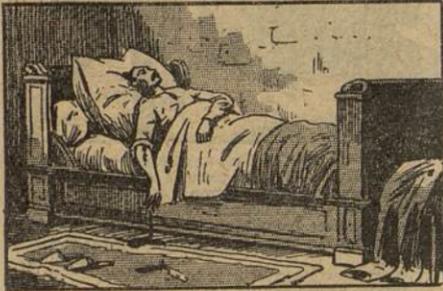
L'enfant, qui, dit-on, était neurasthénique, s'était embusqué dans un fourré et attendit que le train fût à dix mètres de la distance pour se jeter sous lui.

HAZEBROUCK.

**MEURTRIER A QUATRE-VINGT-CINQ ANS.** — A Clastres, un homme, âgé de quatre-vingt-cinq ans, a tenté d'assassiner sa femme à coups de serpe.

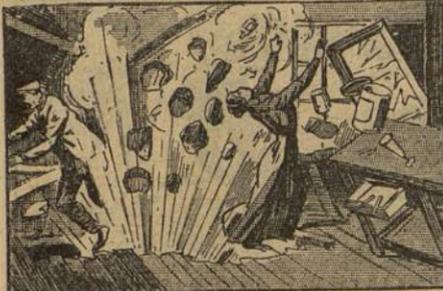
La victime a soixante-quinze ans. Elle a succombé à ses blessures.

SAINT-QUENTIN.



**T'AGIQUE SUICIDE.** — Un mineur, âgé de 38 ans, était atteint depuis longtemps d'une grave maladie ; il apprit dernièrement qu'il ne devait pas compter sur la guérison. Désespéré, il profita d'un moment d'inattention de sa mère et, dans son lit, il se coupa une artère avec un rasoir. Son état est désespéré.

DOUAI.



**EXPLOSION.** — Dans une usine, un appareil a sauté, défonçant le plafond et démolissant le laboratoire situé au-dessus. Un dactylographe, âgé de 19 ans, est tombé dans les matériaux et s'est grièvement blessé. Un ouvrier a été blessé moins gravement.

ROUBAIX.



**OUVRIERS ÉBOUILLANTÉS.** — A la fabrique de sucre un tuyau de vapeur ayant crevé inopinément, un jet d'eau s'échappa et atteignit trois ouvriers qui travaillaient à proximité. Après avoir reçu les soins nécessaires, le contremaitre put reprendre son travail. Les autres ouvriers sont plus gravement atteints.

VILLERS-LEZ-CAGNICOURT.

# LA MAIN ET LA BAGUE

Grand roman policier

PAR A. K. GREEN

(Traduction de J. Heywood)

## CHAPITRE XV

L'AUTRE SENTIER (Suite.) \*

La route descendait en pente douce jusqu'à la berge qu'elle suivait ensuite sur la gauche, pour aller traverser la rivière par un pont qu'on voyait dans le lointain. C'était un détour considérable, mais il ne semblait pas qu'il y eût aucun moyen de l'éviter. M. Byrd ne songea pas, sur le moment, à se plaindre de cette perte de temps, enchanté qu'il était d'avoir découvert le chemin suivi, à n'en pas douter, par l'assassin de Mme Clemmens.

Le pont traversé, le détective revint par la grande route jusqu'à la station de Monteith, simple halte où ne s'arrêtait qu'un petit nombre de trains par jour. Le chef de gare, ayant ainsi de fréquents loisirs, ne demandait pas mieux que de lier conversation avec les voyageurs qui se présentaient. Il apprit à M. Byrd que le premier train pour Sibley ne passerait que dans quarante minutes environ.

— Vous ne devez pas voir beaucoup de monde par ici ? demanda le détective d'un ton aimable.

— A part les ouvriers de la carrière, il est bien rare qu'il passe quelqu'un.

— Pourriez-vous me dire si la semaine dernière vous avez vu prendre le train ici à un jeune homme... un monsieur, pas un ouvrier... très brun, moustache épaisse, l'air un peu agité, peut-être... S'il portait un pardessus, c'était sans doute un vêtement gris clair.

Le chef de gare plissa son front d'un air pensif.

— Oui, je crois bien que je me le rappelle, fit-il. Des yeux noirs, très vifs ?

M. Byrd fit un signe d'assentiment.

— Il portait un sac de cuir carré, comme on n'en voit pas souvent ?

— C'est bien possible, opina le détective en songeant au modèle du jeune inventeur.

Dans ce cas, ce doit être lui que j'ai vu. En le voyant arriver sur la route, je l'ai tout de suite remarqué. Il avait très chaud, comme s'il avait couru.

— Vous rappelez-vous quel jour c'était ?

— Ma foi !... non, monsieur, je ne sais pas trop... Attendez donc, j'ai reçu ce jour-là des cartouches de dynamite pour la carrière... En me reportant à mon livre... C'était le mardi 27, affirma le chef de gare, en revenant quelques instants après.

M. Byrd soupira ; une certaine tristesse se mêlait à la satisfaction de voir confirmer sa théorie. S'apercevant que son interlocuteur était intrigué par ses questions, il crut devoir expliquer que ce jeune homme était parti de chez lui sans dire où il allait, que sa famille était inquiète.

— Je vais pouvoir la rassurer, maintenant, ajouta-t-il en remerciant le chef de gare de sa complaisance. Mais avant de vous quitter, je voudrais vous montrer quelque chose.

En disant ces mots, il tira de sa poche le portrait qu'il avait dessiné de M. Morgan, et que certaines retouches avaient rendu d'une ressemblance parfaite.

— C'était bien cette personne-là ? demanda-t-il, en tendant le croquis à son compagnon.

— Oui, monsieur, répondit l'autre sans la moindre hésitation.

\* Voir les numéros 193 à 205.

## CHAPITRE XVI

L'ORAGE.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis l'entrevue de M. Byrd avec le chef de gare de Monteith.

Le détective, pour qui la culpabilité de Cyrille Morgan ne faisait plus aucun doute, résolut de tenter une troisième excursion dans la forêt. Il voulait, cette fois, rechercher quelque indice permettant d'établir que le jeune homme avait passé, comme il devait l'avoir fait, par la clairière située derrière la maison de Mme Clemmens.

En arrivant à West Ridge, il se croisa avec Béatrice Darrell, qui sortait de chez le professeur Darling et qui répondait avec une certaine confusion, lui sembla-t-il, au salut respectueux qu'il lui fit en passant.

Lorsque M. Byrd avait quitté l'hôtel, il faisait un temps radieux. Depuis plusieurs jours, déjà, on jouissait d'un véritable été de la Saint-Martin, qui n'était pas sans faciliter beaucoup les allées et venues du zélé détective.

Mais avant même qu'il fût descendu de tramway, le ciel avait commencé à se couvrir et au moment où le policier entra dans le bois, le vent s'était élevé, annonçant l'orage.

A vrai dire, M. Byrd, sur qui la vue de Miss Darrell avait produit son effet coutumier, ne s'était pas aperçu alors de ce changement dans l'état de l'atmosphère. A peine remarqua-t-il, une fois sous les arbres, qu'un épais nuage obscurcissait le ciel.

Bientôt de grosses gouttes se mirent à tomber, un coup de vent furieux tordit les cimes de la forêt.

— Saprستي ! voilà qu'il pleut, grommela le jeune homme. Bah ! ce ne sera rien... une simple averse, probablement. Tant que j'éserai sous les arbres, je ne risquerai pas grand-chose et en arrivant à la clairière, je m'abriterai dans la cabane.

Le tonnerre gronda dans le lointain, M. Byrd pressa le pas. Il ne tarda pas à se trouver devant la porte de la hutte, mais au moment d'entrer, un instinct secret sembla l'avertir de la présence d'un étranger.

Il fit le tour de la cabane pour jeter un coup d'œil par la fenêtre. En effet, il y avait quelqu'un à l'intérieur : un homme, dont l'attitude accablée, la tournure générale lui rappelaient exactement le neveu de Mme Clemmens, tel qu'il l'avait surpris dans sa chambre, l'avant-veille. Ce ne pouvait être que Cyrille Morgan.

Que faire en la circonstance ?... Se montrer, c'était mettre en évidence la défiance du jeune homme, qui ne manquerait pas de croire qu'on l'espionnait. Par contre, il n'était guère agréable de rester sous la pluie.

La violence de l'orage allait en augmentant, les éclairs se succédaient avec une rapidité extrême. Chassées par le vent qui hurlait dans les branches, les ondées qui cinglaient le visage du malheureux détective eurent bientôt fait de le tremper jusqu'aux os.

Sur ces entrefaites, un nouvel incident vint redoubler sa perplexité. Un bruit de pas se fit entendre devant la cabane, une personne qu'il ne pouvait voir s'approchait rapidement.

M. Byrd se glissa jusqu'à l'angle du mur. Une émotion intense le saisit. A deux pas de la porte il venait d'apercevoir la silhouette d'une femme : c'était Béatrice Darrell !

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**SENTINELLE ATTAQUÉE.** — Dans la nuit, la sentinelle de faction à la poudrière du Saut-lecerf, a été attaquée par des bandits en automobile. Voici dans quelles conditions :

Vers trois heures, tandis que le vent soufflait en rafales et que la neige tombait en abondance, le factionnaire entendit des bruits de pas à proximité du mur d'enceinte. Il se porta rapidement vers l'endroit d'où provenait le bruit et se trouva bientôt en présence de plusieurs individus qui tentèrent de se jeter sur lui. La sentinelle fit feu, les malfaiteurs lui répondirent par plusieurs coups de revolver ; puis, ils prirent la fuite.

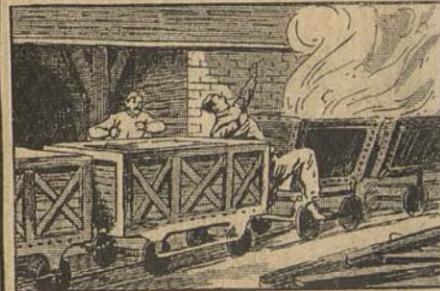
Au bruit des détonations, le poste sortit en toute hâte et se mit à la poursuite des bandits, mais ceux-ci gagnèrent précipitamment la route, où ils sautèrent dans une automobile qui s'éloigna à toute allure.

EPINAL.



**TERRIBLE CHUTE.** — Monté dans le grenier de son patron un domestique faisait tomber par une trappe le fourrage nécessaire aux vaches. Par suite d'un faux mouvement, il tomba d'une hauteur de trois mètres dans l'ouverture. Il s'abîma sur le sol et se tua sur le coup.

VIGNEUL-SOUS-MONTMÉDY.



**ACCIDENT MORTEL.** — A l'usine de la Providence, un ouvrier poussait une rame de wagons sur une rame de roches de crasse. Un ouvrier se chauffait près d'un de ces derniers. Il ne put se garer assez tôt et fut écrasé. Il était marié et père de famille.

REHON.



**MORT ACCIDENTELLE.** — Vers six heures et demie du soir, un homme de 82 ans descendant l'escalier de la maison qu'il habite quand, à la suite d'un étonnement, il passa par-dessus la rampe et vint s'écraser sur le sol d'une hauteur de cinq mètres. Il expira presque aussitôt.

REMIREMONT.

## AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

### ORGUE DE BARBARIE CONTRE PIANO

Le prévenu est un petit homme obèse, entre deux âges. Il est concierge.

Le PRÉSIDENT. — Vous vous appelez Laflûte ?

Le PRÉVENU. — Arthur... les dames me nomment généralement Arthur ! (Il se passe la main complaisamment dans les cheveux.)

Le PRÉSIDENT. — Vous êtes prévenu de violation de domicile et de destruction de mobilier.

Le PRÉVENU. — Sans l'orgue, ça serait pas arrivé, c'est cet ustensile qui est cause de tout ! Aimez-vous l'orgue de Barbarie, mon juge ?

Le PRÉSIDENT. — Vous êtes ici pour répondre et non pour interroger !

Le PRÉVENU. — Moi, il m'horripile conséquemment jusque dans la moelle de mes os !... Du reste, j'ai fait ce qu'on me reproche, poussé par l'animosité verbale et générale de tous les locataires et même du propriétaire qui m'a dit : « Allez-y... » Je n'ai été que l'instru-

ment aveugle des colères tumultueuses et réciproques de tous ! (Paraissant heureux de sa trouvaille.) « Poursuivriez-vous le couteau qui a commis un meurtre ?... Non ! Eh bien, pourquoi suis-je ici, victime offerte en... en... en locauste sur le banc infamatoire ? (Il s'assied souriant.)

Le PRÉSIDENT. — Le plaignant va nous raconter les faits.

Le PLAIGNANT. — Je suis de l'avis du pipelet, je déteste l'orgue de Barbarie.

Le PRÉSIDENT. — Et c'est pour cela que vous en introduisiez un chez vous ?

Le PLAIGNANT. — J'avais des raisons particulières... J'ai comme voisin, au-dessus de ma tête, un pianoteur enragé... Aimez-vous le piano, monsieur le président ?

Le PRÉSIDENT. — Ah ! ça, ils ont donc tous la rage d'interroger le tribunal !

Le PLAIGNANT. — Pardon !... Quant à moi il me rend hydrophobe... Or, mon bruyant voisin me déversait, chaque jour, sur le crâne pendant huit heures d'horloge, toutes les mélodies qu'on peut tirer de l'ivoire complaisant... « Je lui fis en vain les représentations que je crus devoir lui faire... Il resta sourd à mes exhortations...

« Alors je le menaçai de me venger de terrible façon... Il se contenta de hausser les épaules...

« — Vous ne pouvez rien contre moi, me dit-il, je ne me bats pas en duel... quant à m'assassiner !... il y des lois !... »

« Je le laisse dire et je pensai à part moi : « Rira bien qui rira le dernier !

« C'est alors que je louai un de ces instruments barbares, dénommés si justement orgues de Barbarie... Je l'installai chez moi, je le mis en marche au moyen d'un mouvement d'horlogerie monté pour quinze jours, et je quittai mon domicile, laissant l'instrument de torture égréner pendant trois cent soixante heures consécutives le Beau Danube bleu et Où vas-tu, petit oiseau ?...

« Je me vengeais comme je pouvais... c'était la peine du talion, orgue pour piano ! »

Le PRÉSIDENT. — Et les autres locataires non pianistes, vous n'y songiez, pas ?

Le PLAIGNANT. — Ah ! dame !... (On entend un des locataires comme témoin.)

Le TÉMOIN. — Ce fut atroce... Au bout de la première journée, je fis sommation au concierge d'avoir à se rendre chez le joueur d'orgue de Barbarie.

Le PRÉVENU. — J'y allai directement et subséquemment sans ambages ; je montai chez le locataire incriminé, je sonnai et resonneras-tu... rien... Le bourreau n'était pas chez lui !...

« Et, à chaque instant, les locataires affolés se précipitaient dans ma loge en criant : « Faites cesser cet orgue de Barbarie ! »

« Et je ne pouvais rien, impuissant contre ce débordement de mélodies !... C'était extrêmement embêtant !... je ne savais que leur-z-y dire à tous ces gens pour les faire patienter...

Le TÉMOIN. — Ce pipelet s'est montré particulièrement sarcastique ; comme je me plaignais du bruit assourdissant, il me répondit : « Je ne vois qu'un moyen, ce serait de jeûner. » — « Hein ?... pourquoi ?... » — « Dame ! comme ça vous n'entendriez rien, puisque ventre affamé n'a pas d'oreilles ! »

Le PRÉVENU. — Il a failli me ficher sa botte quelque part.

Le TÉMOIN. — Vous ne l'auriez pas volé !

Le PRÉVENU. — Tous les locataires ne cessaient de me harceler... Ils envahissaient ma loge que c'en était dégoûtant !... A la fin, ils m'assommèrent de faire cesser ce bruit.

« J'allai trouver le propriétaire qui me dit : « Faites-le cesser ! »

« Dame ! il n'y avait qu'un moyen : Pénétrer dans l'appartement et arrêter cette odieuse manivelle.

Le PLAIGNANT. — Il a détraqué le mouvement d'horlogerie, après avoir violé mon domicile.

Le PRÉVENU SCANDALISÉ. — J'ai rien violé du tout... je suis entré à la suite du serrurier... y avait cas de force majeure !

Le tribunal n'est pas de cet avis. Tout en reconnaissant qu'il existe des circonstances atténuantes, il condamne l'infortuné Laflûte à deux cents francs d'amende et cinq cents francs de dommages-intérêts.

LAFLUTE, s'en allant furieux. — C'est moi une autre fois que je n'intercepterai plus les mélodies !...

## Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

**UNE MÈRE INFAME.** — Un crime vient d'être découvert à La Chapelle. Une femme veuve a tué son enfant, âgé de quinze jours, en lui fracturant les vertèbres du cou. Averti par la rumeur publique de la mort étrange de cet enfant, le parquet de Loubans se transporta sur les lieux et interrogea longuement la femme, qui finit par avouer son crime. Elle a été arrêtée. Cette femme avait comparu aux assises de Saône-et-Loire en 1911, pour infanticide. **MAGON.**



**MORTE DANS LA NEIGE.** — Agée de 14 ans, une pauvre jeune fille gardait les troupeaux. L'autre jour, au moment de ramener le bétail à la ferme, elle constata qu'il lui manquait huit chèvres. Elle se mit à leur recherche; mais saisie par le froid elle tomba. On la retrouva morte sous trente centimètres de neige. **TOURNON.**

**GRAVE COLLISION.** — Une effroyable collision s'est produite à Saint-Léger-sous-Beuvray, entre l'autobus faisant le service d'Autun-Etang et un camion automobile de gros minotiers, habitant à Saint-Léger-sous-Beuvray. Il y eut de nombreux blessés. **AUTUN.**



**ASPHYXIE.** — Tandis qu'on procédait à la dératation d'un navire, un chauffeur arabe descendit dans la cale. Les vapeurs de sulfure l'asphyxièrent. A ses gémissements, ses camarades vinrent à son secours elle retirèrent. Il fut transporté à l'hôpital, mais il y succomba. **LA CIOTAT.**



**LA MORT D'UN VIEILLARD.** — Pendant la nuit, un nérociat se rendait en automobile à Pontcharra. Près de Croilles le chauffeur aperçut un homme sur la route. Il lança sa voiture sur le talus; mais le passant avait été frappé et projeté à plusieurs mètres et tué sur le coup. C'était un vieillard de 70 ans. **GRENOBLE.**

## LA RENCONTRE IMPRÉVUE

Deux femmes sont assises sur le banc des prévenus :

La femme Caucaret, une crémère irascible qui ne semble point la crème des crémères, et une bonne à tout faire, Mélanie Riqueton.

Elles sont poursuivies toutes les deux pour injures et violences sur la personne d'une brave rentière, Mme Peuron, qui a été fort mal menée par ces deux harpies.

Le président interroge la première des prévenues.

**LA FEMME CAUCARET.** — En voilà-t-y des histoires pour une bêtise de rien du tout !... D'abord c'est pas moi que j'ai commencé à cogner.

**MÉLANIE RIQUETON.** — C'est vous que vous avez commencé... moralement !... Quand je me disputais d'avec madame, vous me criez : « Cogne donc sur cette pochette ! »

**LA FEMME CAUCARET.** — Je disais ça comme j'aurais dit autre chose.

**LA PLAIGNANTE, d'un air pinçé, frottant son épaule encore endolorie.** — Vous auriez pu dire autre chose !

**LE PRÉSIDENT, à la femme Caucaret.** — Racontez-nous comment cela est arrivé.

**LA FEMME CAUCARET.** — Le plus simple-

Sans paraître se préoccuper le moins du monde de la violence des éléments, la jeune fille s'arrêta devant la cabane, dont elle poussa la porte.

— Vous m'avez demandée, Cyrille, prononça-t-elle d'une voix ferme. Me voici, qu'avez-vous à me dire ?

C'était donc un rendez-vous ! Faisant taire tout sentiment de délicatesse, M. Byrd se tint coi, prêtant l'oreille pour ne pas perdre un mot de ce qu'allait dire le jeune homme.

Le roulement continu du tonnerre, le mugissement du vent dans les arbres répondirent seuls aux paroles de Miss Darrell.

Un gémissement étouffé s'éleva dans la cabane.

— Je comprends, reprit la jeune fille, que vous ayez désiré cette entrevue. Moi-même, il me tardait de vous voir; ne fût-ce que pour vous dire à quel point je regrette que la foudre du ciel ne nous ait pas anéantis, l'un et l'autre, le jour où nous avons discuté ici-même nos projets d'avenir...

Un éclair aveuglant l'interrompit : la cabane, la forêt, la terre elle-même tremblèrent sous le choc irrésistible de la foudre. Une mâtresse branche, arrachée comme un simple rameau à l'arbre le plus rapproché de la hutte, vint s'abattre sur le toit pour tomber ensuite à deux pas de Miss Darrell.

— Je croyais que c'était la fin ! s'écria-t-elle d'une voix étranglée. Mais non, ce n'est pas ainsi que doit s'expier un meurtre... Cyrille, une barrière infranchissable s'élève désormais entre vous et moi, mais cela ne m'empêchera pas de vous venir en aide, s'il est en mon pouvoir de faire quelque chose. Parlez !... Que désirez-vous de moi ?

Enfin la voix du jeune homme se fit entendre, morne et désespérée.

— Comment échapper au remords qui me torture ? gémissait-il douloureusement.

Il se fit un instant de silence. M. Byrd ne put résister à la tentation d'avancer la tête pour voir ce qui se passait à l'intérieur de la hutte.

Miss Darrell, dans une attitude de compassion infinie, se tenait à deux pas du jeune homme, toujours courbé sous le poids du remords.

— Il n'y a qu'une seule chose à faire, Cyrille, reprit-elle d'une voix où elle mit toute sa tendresse, c'est d'expier votre faute en l'avouant. Il ne faut pas que l'innocent souffre pour le coupable... C'est le seul conseil que je puisse vous donner, hélas, la seule issue à l'affreuse situation où nous a plongés votre coupable et folle impatience... Adieu, Cyrille, si ce peut vous être un appui, un encouragement à faire votre devoir, songez que ma pensée vous suivra dans l'exécution de la tâche pénible qui s'impose à vous désormais.

Sur ces dernières paroles la jeune fille, semblant résister à grand-peine à la tentation de poser sa main en une suprême caresse sur la tête penchée devant elle, se détourna résolument et sortit de la cabane pour se perdre bientôt parmi les arbres.

Lorsque le bruit des pas de Miss Darrell eut cessé de se faire entendre, M. Byrd entra doucement dans la hutte. Le jeune homme se tenait toujours dans la même attitude, mais lorsque le détective toussa discrètement pour l'avertir de sa présence, il releva la tête.

M. Byrd faillit tomber à la renverse. L'homme qu'il avait sous les yeux n'était pas celui qu'il s'attendait à voir !

## CHAPITRE XVII DANS LA CABANE.

— Il me semblait bien que nous traquions le même gibier ! s'écria l'individu qui venait de personifier avec tant de succès l'amoureux de Miss Darrell. Je l'avais deviné à Buffalo, la première fois que je vous ai vu !

— M. Brown !

— Pour vous servir. Ou si vous préférez, Frank Hickory, de New-York, de la brigade des recherches.

En disant ces mots, le collègue du jeune détective enleva prestement la moustache noire dont il s'était affublé et montra le visage glabre de l'homme trapu qui avait si adroitement découvert l'identité de M. Gouverneur Hildreth, le jour de l'enquête.

— J'avais comme une idée de vous avoir vu quelque part, fit M. Byrd, en rougissant de dépit.

Dans ces cas-là, il ne suffit pas d'avoir une idée, il faut l'approfondir, mon cher monsieur. Je dis cela autant pour moi que pour vous. Si j'avais été sûr, à la pension Hart, que vous fussiez le collègue dont on m'avait parlé comme devant peut-être me donner un coup de main, je ne me serais évidemment pas permis de vous contrarier ainsi.

— Il est de fait que je vous ai donné au diable plus d'une fois.

— Et pourtant, ajouta le policier en un élan de sincérité naïve, j'avais bien envie de mener l'affaire tout seul. J'étais à peu près certain de réussir, grâce au petit truc que j'avais imaginé et que vous venez, sans doute, de me voir mettre à exécution.

M. Byrd eut peine à dissimuler la répugnance que lui inspirait le procédé dont s'enorgueillissait ainsi Frank Hickory.

N'y avait-il aucun autre moyen de s'assurer de la culpabilité de M. Morgan ? Vous êtes-vous dit que cette supercherie fera peut-être souffrir, sa vie durant, la malheureuse jeune fille que vous avez amenée à trahir, sans le savoir, l'homme qu'elle aime ?

Malgré l'inconscience de métier qui lui faisait trouver bons tous les moyens propres à démasquer un criminel, le policier ne put se défendre d'une certaine confusion.

— Elle n'a jamais besoin de le savoir, fit-il avec humeur. C'était peut-être légèrement canaille, mais que voulez-vous, on n'est pas toujours libre d'agir en grand seigneur... En tout cas, reprit-il avec son assurance coutumière, nous voilà fixés, je pense, sur l'auteur du crime ?

M. Byrd se permit de railler quelque peu son trop suffisant collègue.

— Vous étiez également persuadé l'autre jour, à ce qu'on m'a dit, que c'était M. Hildreth le coupable ?

— C'est bien vrai ! répondit l'autre sans se formaliser de cette pointe. Il n'y a que les imbéciles pour prétendre ne jamais se tromper. Quant à moi, j'ai reçu un petit avis qui m'a ouvert les yeux.

— Un avis ?... peut-on savoir ?...

— Minute, mon cher ami. Il faudrait d'abord s'entendre. Votre idée est-elle de travailler à deux, ou pour votre propre compte ?

M. Byrd n'avait pas envisagé ce point capital. Au lieu de s'asseoir sur le banc, comme l'y invitait le geste de son compagnon, il se mit à marcher de long en large, mesure de précaution toute naturelle, du reste, étant donné l'état trempé de ses vêtements.

— Je n'ai pas la moindre envie, je vous assure, fit-il enfin, de vous disputer l'honneur d'avoir imaginé la petite scène dont je viens d'être témoin. Par contre, il est évidemment de mon devoir, de vous aider à réunir contre le coupable tous les témoignages que je qualifierai de légitimes.

— A l'œuvre, donc, sans plus tarder ! s'écria Hickory, visiblement soulagé. D'abord, comment se fait-il que vous soyez trouvé ici à point nommé ?

— J'étais arrivé à la conclusion que l'assassin de Mme Clemmens avait dû, nécessairement, s'échapper du côté des bois. Je suis donc venu dans l'espoir de relever par ici quelque indice de son passage.

— Mais vous devez avoir des raisons, pour soupçonner Morgan. Qu'est-ce qui vous a fait penser à lui tout d'abord ?

— J'ai procédé par raisonnement. Comme je ne croyais pas à la culpabilité de M. Hildreth, j'ai cherché sur quel autre je pourrais faire retomber mes soupçons.

(La suite au prochain numéro.)

## Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

**UNE EXPLOSION.** — Vers onze heures du soir, une explosion formidable, qui a été entendue à plusieurs kilomètres, a mis en émoi la population de Sully-sur-Loire. C'est un appareil à acétylène, servant à éclairer le café Henri-IV, qui a éclaté.

Toutes les vitres de l'établissement ont été brisées ainsi que les vitres des maisons voisines. Le propriétaire du café, qui se trouvait auprès de l'appareil au moment de l'explosion, a été assez sérieusement blessé. **GIEN.**

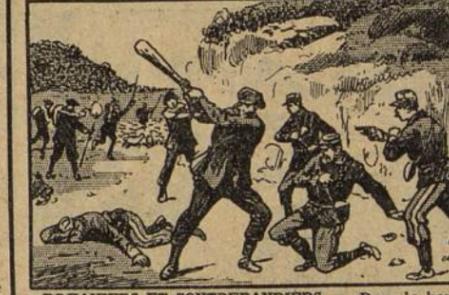


**L'ACTE D'UN FOU.** — Dans un café pénétrait un homme de 35 ans, qui aussitôt prit le patron à parti. Une discussion s'ensuivit. Finalement, le patron s'assit auprès d'autres consommateurs; mais l'homme tira sur lui sans l'atteindre un coup de revolver. Les assistants se mirent à la poursuite du coupable qui fuyait et le conduisirent à la gendarmerie. **FIRMINY.**

**FILLETTE BRULÉE VIVE.** — Une fillette de deux ans, dont les parents sont propriétaires à Bourgwillain, s'amusa, pendant l'absence de ces derniers, à retirer des charbons du feu, lorsque les flammes l'enveloppèrent brusquement. La fillette, atrocement brûlée, a succombé après d'horribles souffrances. **CHAROLLES.**



**DANS LE CANAL.** — Agé de 70 ans, y voyant à peine pour se conduire, un pauvre vieillard suivait les bords du canal. Un faux pas le fit tomber et il disparut sous l'eau. Des douaniers accourus à ses cris le tirèrent de sa fâcheuse position et purent le ramener sain et sauf à son domicile. **CETTE.**



**DOUANIERS ET CONTREBANDIERS.** — Dans la haute montagne, des douaniers surprisent dix contrebandiers conduisant un troupeau de moutons. Une lutte terrible s'engagea. Un douanier fut assommé d'un coup de massue sur le crâne. Les contrebandiers purent gagner les forêts avec leur troupeau et disparaître. **SAINT-GAUDENS.**

ment du monde... Je suis crémère et je me trouve en rapport avec mesdames les bonnes qui viennent s'approvisionner chez moi... Un jour mam'zelle Mélanie me dit :

— Vous ne me connaissez pas une bonne place, m'ame Caucaret ?... j'suis pour l'instant dans une sale boîte... ma patronne est une chipie qui vaut pas les quatre fers d'un chien !...

« Moi, je la connaissais pas c'te patronne, mais dès lors que mam'zelle Mélanie disait que c'était une chipie, c'est qu'a valait pas grand'chose... »

« Je dis donc à mam'zelle Mélanie :

« — J'vous trouverai ce qu'il vous faut. »

« J'pose un écriteau à ma vitrine entre un petit suisse et un livarot... »

« Le lendemain v'là qu'arrive une dame, celle-là (Elle désigne la plaignante). »

« Vous connaissez une bonne, me dit-elle, moi j'en ai une qui a tous les défauts, je ne lui ai encore rien dit, mais aussitôt que j'en aurai trouvé une autre qui me conviendra, je la mettrai à la porte en lui payant ses huit jours. »

« — Madame, que je lui réponds, celle que je vous propose, c'est une perle comme on en trouve rarement... vous avez de la chance de rencontrer une pareille bonne... Elle n'est pas ici, vu qu'elle est encore en place dans une sale boîte... mais sitôt qu'elle aura trouvé ce qu'il lui faut, elle lâchera sa patronne... Revenez à deux heures, je vais l'avertir. »

**LA PLAIGNANTE.** — Je revins à deux heures précises. — « Elle est là » me dit la crémère. Et elle m'amène... qui ?... ma bonne !... Mélanie !... celle qui voulait me plaquer et dont je voulais me défaire !!!

**MÉLANIE.** — Quel coup de théâtre !... Si vous aviez vu sa gueule à la madame... nous sommes restées un instant baba à nous regarder. Puis la colère m'a empoignée, je lui ai reproché l'infamie de sa conduite, qu'elle voulait se débarrasser de moi sans m'avertir et m'aurait plaquée dans le ruisseau !

**LA PLAIGNANTE.** — Il n'y a pas d'injures que cette fille ne m'ait dites... Il m'est impossible de les répéter.

**MÉLANIE.** — Dans la colère on dit bien des choses... C'était trop fort aussi !... moi qu'arrive la bouche enfurcée. La crémère m'avait écrit : « Je vous ai trouvé la perle des patronnes. » Et v'là qu'elle me met en présence de la chipie que je voulais plaquer... y avait de quoi être furieuse !

**LA PLAIGNANTE.** — C'est alors que cette fille se rua sur moi à coups de pied et à coups de poing en hurlant : « Ah ! j'ai tous les défauts ! tiens, t'en voilà des défauts !... » Et comme j'essayais de parer les coups avec mon ombrelle, elle cria à la crémère de me la prendre ; ce que celle-ci fit, et elle me la cassa sur le dos.

**LA FEMME CAUCARET.** — Ce qu'elle ne dit pas, c'est que dans la lutte elle m'a détérioré un panier de livarot et une grosse de camem-

bert. Et elle est allée s'asseoir dans une corbeille de fromages à la crème !... Tout ça, ça valait bien un coup d'ombrelle !

Le tribunal condamne la fille Mélanie à huit mois de prison et la femme Caucaret à deux mois de la même peine, cette dernière avec sursis.

**LA FEMME CAUCARET.** — Et tout ça pour avoir voulu rendre service... Soyez donc obligeante !

JULES DEMOLLIENS.

## LE TOUR DU MONDE DANS UN TONNEAU

Les employés de la gare de Mediana del Campo (Castille) ont été vivement surpris en recevant un tonneau qui renfermait deux voyageurs. Ces singuliers touristes se proposent de faire le tour du monde à l'intérieur du tonneau dans lequel ils devront séjourner pendant le voyage. La déclaration du chemin de fer qui accompagne ces originaux globe-trotters est ainsi conçue : « Un colis pesant 175 kilos, contenant deux Italiens nommés Diannelle et Zenarchi. »

# LA FAUTE D'AMOUR

Grand roman de Passion

PAR MAXIME VILLEMÉR

## TROISIÈME PARTIE

### Rose-de-Mai

#### IX (Suite.)

Et elle ajouta souriante...

— Mais je reviens à ma petite pianiste. Oui, elle est très belle, oui, elle a beaucoup de talent ; aussi suis-je décidée à lui chercher des leçons et à lui donner de l'argent pour lui permettre de se faire une clientèle.

— Ah ! ma bonne petite mère, comme vous êtes compatissante toujours, fit Hervé attendri.

— Pourquoi donc n'aurais-je plus les mêmes sentiments qu'autrefois ? Crois-tu donc que tout ce tralala, tout ce luxe dont je suis entourée, aient changé mon cœur ? Non, mon enfant, je n'ai pas modifié ma manière de voir, ma manière d'agir ; — je suis, et resterai toujours la femme indulgente d'autrefois.

Le bal battait son plein maintenant. Hervé se leva et se dirigea vers le piano. Tout à coup il chancela.

Son regard rencontra celui de Rose-Marie ; — et la jeune fille, épouvantée, éperdue, baissa la tête. Un tremblement convulsif agita ses mains brûlantes de fièvre.

« Elle ! Elle ! pensait Hervé ; elle, ici, dans cette maison ! Oh ! la pauvre petite : elle est donc bien malheureuse, bien misérable !... »

Enfin les danses cessèrent. Alors Rose-Marie laissa retomber ses doigts sur les touches d'ivoire ; et, inconsciente, comme plongée dans un rêve, elle joua avec toute son âme un nocturne de Chopin qui dépeignait bien la profonde détresse de son être brisé.

Elle est seule maintenant dans le grand salon.

On soupe.

Alors, voulant profiter de ces quelques instants d'isolement, Rose-Marie prend un parti décisif.

Elle sort du salon, traverse le hall — désert à cette heure — et, sans être remarquée de personne, franchit la porte de l'hôtel.

Et la voilà maintenant dans l'avenue de la Grande-Armée, têtue, n'ayant sur les épaules que le fichu de dentelle dont elle s'était munie pour se couvrir le soir. Son chapeau et sa jaquette sont restés à l'hôtel des Bellanger : elle n'a eu ni le temps ni surtout la pensée de les prendre.

Tout à coup elle tressaille.

On vient de prononcer son nom — ce nom de Gaétane dont elle s'est affranchie, qu'elle ne veut plus porter.

Et Hervé est devant elle, Hervé la regarde, Hervé la supplie de l'écouter.

— Ah ! cette fois encore j'ai cru vous perdre ! fit-il frémissant. Mme Bellanger m'avait entraîné dans la salle à manger ; mais à peine y étais-je entré qu'un douloureux pressentiment vint étreindre mon cœur.

« Elle a fui ! pensais-je. »

« Alors je retournai au salon, je vous cherchai, je vous appelai ; et ne vous trouvant pas, je quittai l'hôtel, moi aussi. »

« Quelques instants de plus, et je ne vous aurais pas aperçue. Vous vous seriez engagée dans d'autres avenues... et alors, adieu mon rêve, adieu la joie de vous avoir retrouvée ! »

— Et eût mieux valu ne me revoir jamais...  
— Oh ! fit Hervé en enveloppant la jeune fille d'un regard éperdu, je vous ai... je vous garde ! jamais vous ne m'échapperez maintenant, et partout où vous irez, j'irai. S'il le faut, dès demain, je donnerai ma démission pour ne pas être

obligé de quitter Paris ; et alors, je serai près de vous toujours !

— Vous êtes fou, dit-elle.

— Je vous aime.

— Vous ne pouvez aimer une femme comme moi, une malheureuse si triste, si misérable.

— Oh ! je le sais, la vie est pour vous très lourde, si lourde que vous avez voulu mourir ! Je connais toutes vos détresses, toutes vos misères. J'ai lu, Gaétane, le journal que dans votre précipitation à fuir, vous avez oublié dans la chambre que vous occupiez dans un hôtel de la rue de Lyon.

« La logeuse me l'a vendu, ce journal ; — chaque jour je le relis, et je vis avec vous, ma bien-aimée, je frémis au souvenir de vos souffrances ! »

Maintenant ils sont seuls tous deux dans la longue avenue des Champs-Élysées, déserte à cette heure.

Le temps était superbe ; d'innombrables étoiles piquaient l'azur foncé du ciel. Près de cette enfant qu'il avait enfin retrouvée, Hervé sentait son cœur trembler de joie.

Ils traversèrent la place de la Concorde, suivirent le boulevard Saint-Germain et gagnèrent enfin la rue de Rennes.

Alors Hervé demanda :

— Où allons-nous ainsi ? où me conduisez-vous, Gaétane ?

— Dans le quartier que j'habite. Quand nous serons arrivés à l'extrémité de la rue de Rennes il faudra me quitter, Hervé.

— Vous avez donc encore un secret pour moi, Gaétane ? Oh ! je vous en conjure, dites-moi où vous vivez, afin que je puisse vous écrire, ma bien-aimée.

Elle restait silencieuse et très grave, subitement envahie par une grande tristesse. Tout à l'heure, c'était le bonheur d'être près de lui, d'entendre sa voix ; — maintenant le moment était venu de lui dire adieu à jamais ! Une angoisse profonde étreignait son cœur, et elle se sentait sans force devant ce beau garçon la regardant avec une tendresse qu'il ne cherchait point à cacher.

— Gaétane, murmura-t-il en saisissant les mains de la jeune fille, Gaétane, vous manquez de confiance en moi, Gaétane, vous ne m'aimez pas comme je vous aime, moi.

Elle leva sur lui ses yeux humides, ses beaux yeux angoissés par tant de détresses.

— Ne m'appellez plus Gaétane, fit-elle très grave ; appelez-moi Rose-Marie. Ce nom de Gaétane ne m'appartient plus ; je ne dois plus me souvenir qu'autrefois j'avais une famille, une sœur chérie, un père adoré. Tous ces êtres aimés ont disparu de ma vie, et maintenant je ne suis pour eux, comme pour tous, qu'une étrangère ayant tenu, pendant dix-neuf ans, une place ne lui appartenant pas...

« Si j'étais restée à Polgoff, je serais morte aujourd'hui... et par ma fuite j'ai épargné à celle qui pendant tant d'années me tint lieu de mère, l'horrible remords d'un crime odieux. »

« Tout est fini pour moi, Hervé. Autour de moi, je ne vois que désastres et ruines ! Aujourd'hui encore, j'ai eu le cœur brisé : j'ai revu Blanche, j'ai revu la comtesse de Kernœl... et j'ai senti combien j'aimais encore ma sœur d'autrefois. »

« Pourrai-je jamais arracher de mon cœur cette affection d'enfance ! J'étais si jeune encore quand Blanche est née, si heureuse de la voir grandir près de moi ! — et en revoyant ma sœur, j'ai songé au père, à celui que j'aimerais toujours... mais que je ne reverrai peut-être jamais ! »

Elle s'arrêta devant Hervé, lui tendit la main.

— Adieu, dit-elle.

Hervé laissa retomber la main de la jeune fille ; et cette fois ce fut lui qui eut des larmes dans les yeux.

— Non, vous ne m'aimez pas, fit-il avec un amer sourire. Vous vous êtes

jouée de ma crédulité, de l'amour vrai et profond que vous m'avez inspiré ! Sans doute vous en aimez un autre ; et sans doute aussi vous jouez de cet autre comme vous vous êtes jouée de moi !

« Est-ce Daniel que vous aimez ? — Alors dites-le, avouez votre amour... je ne vous en voudrai pas. Le cœur se trompe quelquefois — peut-être le vôtre s'est-il trompé ! »

— Je n'aime pas Daniel. Maintenant côte à côte ils continuaient leur promenade nocturne dans cette longue rue de Rennes, déserte et morne à cette heure.

Rose-Marie était fatiguée ; elle avait subi tant de douloureuse émotions !...

Hervé, inquiet, demanda :

— Votre visage est angoissé, Rose-Marie ; seriez-vous souffrante ?

— Je ne puis plus marcher. Ah ! Hervé, la vie, est vraiment trop lourde pour quelques-uns.

— Elle pourrait être si douce pour vous, ma bien-aimée. Demain, si vous le voulez, je vous présenterai dans cette famille que vous avez quittée si brusquement ce soir, et je dirai à Mme Bellanger, à cette admirable femme m'ayant servi de mère : « Voici celle que j'aime ; mariez-vous... et vous ferez deux heureux ! »

— Beau rêve, mais rêve irréalisable ! fit la jeune fille. Maintenant je ne puis plus me marier : — je suis sans nom, sans famille, sans soutien, et j'ignore même dans quel pays je suis née.

« Adieu, Hervé ! reprit-elle dans un élan de désespoir ; — oubliez-moi et laissez-moi suivre ma route, laissez-moi gravir jusqu'au bout le calvaire de toutes les douleurs. »

Et elle voulut s'enfuir.

Mais lui, d'une voix pleine de détresse.

— Vous ne m'aimez pas... alors je n'ai plus qu'à mourir.

Et rapidement il s'éloigna.

Alors, affolée, elle s'élança à sa poursuite, le rejoignant.

— Hervé !... Hervé !... Non, je ne veux pas que tu meures, dit-elle en saisissant les mains du jeune homme et les portant à ses lèvres brûlantes ; — je t'aime, Hervé, je t'adore ! Dès le premier jour où tu m'es apparu au bois de Boulogne, où tu m'as sauvé la vie, je t'ai aimé. Oh ! je t'en conjure, regarde-moi, réponds-moi, et pardonne-moi la peine que je t'ai causée tout à l'heure.

Lui, éperdu d'amour, ne peut prononcer une parole.

Sans un mot maintenant, tous deux continuent leur chemin.

Arrivés au boulevard Montparnasse, ils se séparèrent.

Et tandis qu'Hervé regagne l'hôtel de l'avenue de la Grande-Armée, Rose-Marie monte à sa chambre et se couche.

Mais elle ne dort pas de la nuit ; — elle était si heureuse, si heureuse, d'être aimée... et d'aimer !

X

Le lendemain matin, de bonne heure, Delphine pénétra en coup de vent dans la chambre d'Hervé.

— Aucune nouvelle de ma pianiste, dit-elle. Je l'ai fait chercher partout, et je me demande quelle mouche a bien pu la piquer pour qu'elle se soit décidée ainsi à fuir subitement, sans même se faire payer.

— Peut-être était-elle malade, fit Hervé, embarrassé.

— Mais non, mais non ; — et Marcel, qui m'a beaucoup grondée de prendre comme ça des gens sans les connaître, — prétend que la gaillarde a dû se payer avec quelque objet d'art dont nous constaterons, aujourd'hui ou demain, la disparition.

— Oh !... petite mère... fit Hervé, devenu très pâle.

— Vraiment, reprit Delphine d'un ton de mauvaise humeur, cet abbé Renault est parfois bien indiscret. Chaque semaine, il m'expédie quelque nouvelle recrue, des femmes voulant vivre à Paris et refusant d'aller s'enterrer à Plessis-Trévisse, dans ce beau château des Saules, que je regrette maintenant.

— A présent il porte le nom d'« Asile Dubreuil », petite mère.

— C'est vrai ! Ah ! Mme Dubreuil a eu là une riche idée, tout de même, fit Delphine, redevenue très calme. — Cette femme est admirable de dévouement, d'abnégation, et elle mérite les respects de tous.

— Vous regrettez de n'avoir pas eu cette pensée-là, petite mère ?

— Oh ! je n'aurais jamais osé entreprendre une œuvre pareille, moi, une œuvre admirable dont parlent tous les journaux.

— Il paraît que Pierre Dubreuil est très malade ; — il ne passera pas la semaine, dit-on.

— Il est un peu fou, le pauvre homme, un peu en enfance. Ah ! cette Mme Dubreuil, quel courage, quelle abnégation de tous les instants ! Depuis la catastrophe où son mari perdit sa raison, — car seule une catastrophe inconnue de tous a pu frapper aussi subitement le malheureux, — Mme Dubreuil n'a pas quitté un seul instant son cher malade, et toujours elle l'a entouré de tendresses, lui a prodigué le plus absolu dévouement.

— C'est une sainte.

— Elle a fait simplement son devoir, fit Delphine d'un ton calme.

— Mais, petite mère, c'est sans doute l'abbé Renault qui vous met ainsi au courant de toutes ces choses ?

— Ah ! non, par exemple ; il ne parle jamais des autres, lui...  
Cependant, reprit-elle, il m'a souvent dit que Mme Dubreuil était minée par un grand chagrin, un très grand chagrin.

L'arrivée de Marcel coupa court à cette conversation.

— Un visiteur demande à te parler, fit-il.

— De si bonne heure ? Mais, mon ami, tu aurais dû faire répondre que je ne reçois pas — je suis encore si fatiguée d'hier...

— C'est un ami, un ami bien cher.

— Qui donc ?

— L'abbé Renault. Ah ! le pauvre homme ; aujourd'hui je l'ai trouvé bien vieilli, bien cassé.

Delphine descendit vivement les escaliers, pénétra dans le boudoir où le vieillard l'attendait.

— Comme je suis heureuse de vous voir, fit Mme Bellanger en accueillant l'ex-aumônier avec un bon sourire. Vous venez sans doute me demander des nouvelles de vos protégées, des malheureuses que vous m'adressez souvent ? — Eh bien, la dernière — la pianiste — m'a joué un bien vilain tour.

— Ah ! la pauvre petite !...  
— Songeriez-vous donc à la plaindre et même à l'excuser ? fit Delphine vexée.

— Cette enfant, voyez-vous, madame Bellanger, je l'ai toujours là devant les yeux. Un visage si doux, un air si honnête... est-il possible qu'elle vous ait ainsi trompée !

— Eh bien ! monsieur l'abbé, elle a filé pendant le souper ; et quand nous sommes remontés au salon, la colombe s'était envolée.

— Sans que vous l'ayez payée ?

— Je ne lui ai pas donné un sou...  
— Alors la pauvrette était malade sans doute.

— Mais nous l'eussions soignée ici ; — ce n'est pas une excuse, cela.

— Sait-on ce qui s'est passé dans la cervelle de cette enfant ! Tout ce tintamarre, toutes ces danses... ça grise, ça affole ; et quand on n'est pas habitué à toutes ces excitations on perd la tête.

— On ne la perd pas au point de ne pas attendre qu'on vous paie, reprit Delphine avec un accent d'aigreur ; aussi M. Bellanger prétendait-il que la gaillarde avait dû tout simplement s'emparer d'un objet peu encombrant dont la valeur la dédommagera amplement de sa peine.

— Oh ! madame... fit l'abbé en levant sur Delphine ses yeux chargés de reproche.

— Mon mari et moi nous n'affirmons rien, monsieur l'abbé ; mais comme nous voulons en avoir le cœur net, aujourd'hui même nous allons procéder à un inventaire sérieux.

L'aumônier se leva.  
— Vous partez déjà, monsieur l'abbé ; vous ne voulez pas déjeuner avec nous ?  
— Merci, madame. Je tiens à rentrer tout de suite aux Saules ; — je suis venu chercher à Paris deux médecins devant se réunir en consultation à l'asile.  
— Pour M. Dubreuil, sans doute ? — J'ai appris par les journaux qu'il était très malade.

— Il est perdu ; — ce juste, cet homme qui a tant souffert, va s'en aller à jamais !

« Ah ! voyez-vous, madame Bellanger, l'argent ne fait pas toujours le bonheur.

— A qui le dites-vous ? fit Delphine avec mélancolie. Sans doute, monsieur l'abbé, vous me croyez heureuse au milieu de tout ce luxe ? Eh bien, non, je ne suis pas heureuse ici, et certains jours je m'y ennuie à mourir. Tous ces domestiques me gênent... on n'ose pas éternuer trop fort devant ces gens-là.

— Petites misères que tout cela, madame Bellanger.

L'abbé prit son tricorne, qu'il avait déposé sur une chaise ; et malgré Mme Bellanger s'efforçant encore de le retenir à déjeuner, il partit.

Il était déjà tard quand il rentra aux Saules, où Micheline et la cousine Lise attendaient son retour avec impatience.

— Les médecins vont arriver, dit-il ; — il faudrait envoyer une voiture les prendre à la gare.

Une heure après, deux hommes célèbres, deux médecins des hôpitaux de Paris, pénétraient dans la chambre de Pierre Dubreuil.

L'un d'eux était le médecin habituel de Pierre ; l'autre était un confrère qu'il s'était adjoint.

Les deux docteurs se trouvèrent d'accord ; le diagnostic fut le même.

— Ramollissement cérébral ! dirent-ils à la cousine Lise, qui les reconduisit jusqu'au perron du château.

— Alors, il est perdu ?  
— Oui, mademoiselle ; vous pouvez prévenir sa femme.

Le cœur saignant, Lise revint dans la chambre du malade.

Penchée sur le lit à colonnes dressé dans l'alcôve, Micheline avait peine à retenir ses larmes.

Elle le comprenait bien : tout était fini maintenant... rien ne pouvait sauver l'homme qu'elle vénérât !

En entendant la porte se refermer, Pierre Dubreuil leva la tête ; et ses regards se reposèrent, très doux, sur la cousine Lise.

Il fit un léger signe.

Lise s'approcha du malade.  
— L'abbé Renault est-il à l'asile ? demanda Pierre.

— Il est avec nos orphelines.  
— Je t'en prie, cousine Lise, fais-lui dire de venir.

Et comme elle le regardait inquiète...

— Ce n'est pas le prêtre que j'appelle auprès de moi, c'est l'ami. Emmène Micheline ; — bientôt je vous demanderai de venir ici toutes deux.

Quand l'ex-aumônier fut près de lui, Pierre lui dit doucement :

— Je sais que vous n'avez jamais menti, monsieur l'abbé ; c'est pourquoi je m'adresse à vous, car j'ai besoin de connaître la vérité, toute la vérité, sur mon état. Ma tête se perd, ma cervelle brûle... et pourtant, il me semble avoir retrouvé ma lucidité d'esprit d'autrefois.

Et tristement, il ajouta.  
— Pendant longtemps, bien longtemps, j'ai eu l'esprit affaibli... — oh ! que d'années perdues, que d'années pénibles à subir !

« Mais aujourd'hui c'est fini... je vais mourir, n'est-ce pas, et les médecins m'ont condamné ? Combien d'heures ai-je encore à vivre... le savez-vous, monsieur l'abbé ?

— C'est le secret de Dieu, que vous me demandez là !

— Eh bien, moi, monsieur l'abbé, je vais vous dire ceci : quand le soleil aura tout à fait disparu... c'en sera fait de moi.

Puis Pierre parut s'assoupir.

Alors l'abbé Renault alla prévenir Micheline, qui accourut aussitôt.

Elle était brisée par la douleur, écrasée par l'angoisse.

Près du lit, elle s'agenouilla ; et sur le drap elle abaissa son front.

Pierre Dubreuil, elle le savait — Lise le lui avait dit — était condamné ; il ne passerait pas la nuit !

Et la malheureuse femme sentait son cœur se déchirer.

De grands sycomores voilaient quelque peu les dernières lueurs du jour, plongeant la chambre dans une demi-obscurité.

Pierre ouvrit enfin les yeux.

Alors Micheline se redressa ; et penchée vers cet homme qui lui souriait, elle le regarda avec une infinie tendresse.

— Je ne vous ai point appelée, mais vous êtes venue ! Merci, Micheline.

— Depuis dix-huit ans je ne vous quitte pas, fit-elle en prenant les mains amaigries du malade et les serrant dans les siennes.

— Oui, je le sais, toujours vous m'avez entouré de tendresses, et je vous en suis profondément reconnaissant.

« Mais bientôt vous serez libre... libre d'épouser celui que vous avez tant aimé.

L'intelligence lui revenait avec les souvenirs ; maintenant il parlait sans colère, d'une voix douce.

de ce malheureux que, pendant des années, la folie — une folie douce, il est vrai — avait terrassé.

Deux jours après la mort de Pierre, toutes les sommités de Paris assistaient au convoi de ce millionnaire n'ayant jamais fait autour de lui que du bien.

Puis, comme tout passe et tout s'oublie en ce monde, bientôt on n'en parla plus ; et le souvenir de Pierre Dubreuil ne resta que dans le cœur de deux femmes ne devant, elles, jamais oublier... Micheline et la cousine Lise.

Le jour de l'enterrement de Pierre Dubreuil, Louise et Céleste, toutes deux vêtues de noir, étaient accourues se mêler à la foule.

— La mort de ce bonhomme est une grande perte pour nous, fit Louise.

Jusqu'ici on pouvait exploiter la belle Micheline en la menaçant de tout révéler à son mari ; — mais à présent elle n'aura plus les mêmes craintes, et peut-être nous ferait-elle arrêter à la moindre tentative

Avisant un débit de tabac et de liqueurs, il fit arrêter la carriole, pénétra dans la boutique et se fit servir un verre de cidre et des cigares.

Assise au comptoir, une jeune Bretonne à la mine renfrognée, après l'avoir examiné pendant quelques instants en silence, lui demanda :

— Monsieur va à la pointe du Raz, sans doute ?

— Certainement, j'irai y faire une petite excursion ; mais tout d'abord je me rends au château de Plogoff.

— Aux ruines « maudites », vous voulez dire.

— Diable, diable, mais vous me faites peur, dit Julot en ricanant.

— On ne peut pas baptiser du nom de château des vieilles pierres que vous apercevez là-bas, à quelques pas de ce calvaire, fit la jeune Bretonne en étendant la main dans la direction de la mer.

« Maintenant les murs de cette demeure sont à moitié écroulés ; dernièrement une grande tempête a renversé les barrières entourant le clos, et à présent les touristes peuvent tout à leur aise pénétrer dans ces ruines pour peu que le cœur leur en dise ; les portes sont ouvertes à tout venant.

— Cette maison est donc inhabitée ?

— Complètement. Chaque matin le vieux Kerven et sa femme Yvonne viennent voir si les orages et les vents n'ont pas causé de nouveaux dégâts ; puis ils retournent se cacher dans leur antre.

— Mais c'est rudement impressionnant, tout ça.

— Le maître de Plogoff est parti pour toujours, reprit la Bretonne en se signant ; et depuis ce départ le vieux caniche laissé à la maison hurle lamentablement toutes les nuits.

« Oh ! dans cette vieille demeure, bien des choses étranges se sont passées. L'aînée des Kernoël s'est enfuie — avec un amant sans doute — et la cadette a disparu avec sa mère. On dit, au pays, qu'elles se sont rendues à Paris dans l'espoir de retrouver mademoiselle Gaétane, l'héritière du duc de Flers — sans elle la comtesse ne peut toucher le magot.

Ah ! cette Gaétane... qu'elle était belle !

— Moi, fit Julot en allumant un cigare, j'aime bien entendre parler des jolies filles.

— Alors il vous faut interroger Kerven. Faites-lui boire un bon coup et il vous racontera un tas de choses. Avec les gens du pays il se méfie, mais avec les étrangers il se tient moins sur ses gardes.

« Il ne vous connaît pas... et, sans doute, pour peu que vous sachiez vous y prendre, il vous racontera des secrets de famille qui vous feront frissonner.

— Mais où habite-t-il, ce Kerven ?

— Voyez-vous cette sente... là-bas ? ...

— Parfaitement.

— Eh bien ! au bout de cette sente vous trouverez un champ ; au milieu de ce champ vous apercevrez une maisonnette ébranlée par les vents — c'est là...

— Merci, fit Julot, en allumant un second cigare.

Et, tout en sifflant, il s'en alla.

Il suivit les indications de la jeune Bretonne, et bientôt il parvint à la maison des Kerven.

Le vieillard était seul.

Debout sur le seuil de sa porte, tout en fumant sa pipe, il regardait s'avancer ce voyageur inconnu ; — près de lui, la tête entre les pattes, le caniche noir sommeillait.

« Cet homme, songeait Kerven, est sans doute un touriste venant me demander de le guider à la pointe du Raz. »

Et, patiemment, il attendit que Julot s'avançât.

— Monsieur Kerven ? demanda Vau-baron.

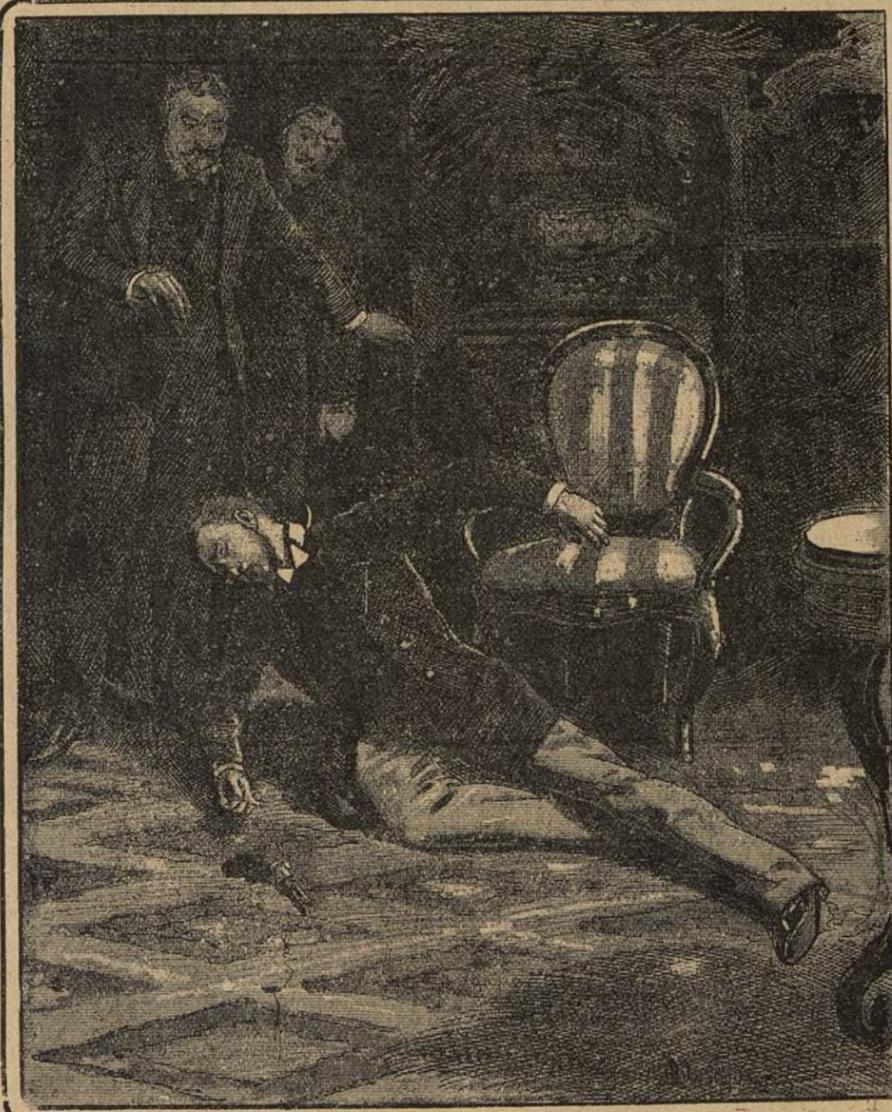
— C'est moi, monsieur.

— Pouvez-vous m'accompagner comme guide à la pointe du Raz ?

— Pas aujourd'hui : la mer est trop mauvaise, et il faut attendre qu'elle soit plus calme.

— Je ne suis nullement pressé, car je compte rester plusieurs jours dans ce pays vraiment impressionnant, fit Julot en pénétrant dans la maison.

(La suite au prochain numéro.)



LE SECRET DE GERMAINE. — Le prince glissant de sa chaise sur le tapis, s'endormit lourdement.

Et elle, écrasée de douleur, murmura :  
— Je ne me remarierai jamais... jamais.

— Non, Micheline ne se remariera jamais, fit la cousine Lise qui, venant d'entrer dans la chambre, avait surpris une partie de cet entretien. — Je connais assez Micheline pour savoir qu'elle n'oubliera jamais celui qui lui a fait de tant bien.

Puis un lourd silence régna.

Les derniers rayons du soleil pénétrèrent dans la chambre du malade, inondant de lueurs rouges les cuivres des meubles et les tapis à fond clair.

Puis l'ombre tomba tout à fait.

— Adieu ! fit Pierre Dubreuil ; adieu à jamais ! ...

Et doucement, très doucement, il ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

La mort de Pierre Dubreuil causa à Plessis-Trévisé et aux environs la plus profonde émotion ; — et pendant plusieurs jours tous les journaux de Paris parlèrent avec les plus grands éloges de cet homme de bien, de ce vaillant si supérieurement trempé pour les luttes de la

de chantage. Ce n'est donc plus de ce côté que nous devons nous tourner, mais bien de l'autre.

— Parfaitement raisonné, fit Céleste.

Mme Dubreuil est une gaillarde qui ne nous ménagerait pas ; — désormais nous ne pouvons plus compter sur elle, et même nous devons la craindre. Nous devons donc bien nous garder de lui dire que nous croyons avoir retrouvé sa fille.

Quand elles rentrèrent au « Rat-qui-Parle » elles trouvèrent une dépêche de Julot, dépêche ainsi conçue :

« De retour bientôt. Ai beaucoup de choses à vous dire.

« Julot. »

XI

Comme nous le savons, Julot était parti pour la Bretagne.

Arrivé de bonne heure le matin, à Quimper, il repartit immédiatement pour Audierne.

Là il fréta une voiture et se fit conduire à Plogoff.

# LE SECRET DE GERMAINE

Grand roman dramatique

PAR LOUIS BOUSSENARD

## DEUXIÈME PARTIE

### La Haine

#### VI (Suite.)\*

Le brigand et son digne compagnon le regardaient du coin de l'œil, intéressés par ce manège, un peu inquiets, au fond, de savoir si la suggestion allait opérer dès la seconde séance.

Quand il fut devant eux, Michel demeura immobile, hésitant, grimaçant un peu, tirillant nerveusement sa moustache.

On sentait qu'il avait à dire quelque chose qui lui coûtait beaucoup, et ne pouvait pas sortir de ses lèvres.

Enfin, comme poussé invinciblement, il finit par articuler d'une voix rude et brève :

— Comte de Montdieu... c'est vrai... je n'aime pas Germaine... je vous promets... oui... je vous promets de l'épouser...

— Bien... très bien, mon cher prince, et je n'attendais pas moins de vous.

« Nous avons été toujours de fort bons amis, et il ne peut subsister entre nous de malentendu.

« Donc, je compte sur vous pour amener Germaine à devenir ma femme.

Déjà, le malheureux jeune homme ne l'écoutait plus. Tout entier à la pensée de suicide suggérée par le misérable, il s'en retournait sans hésiter vers la panoplie qui étincelait au mur, collée à un écusson de velours grenat.

Il eut l'air de chercher un moment, aperçut le revolver, regarda longuement l'arme pendant quelques minutes, allongea la main pour le saisir et la laissa retomber.

Enfin, il poussa un long soupir, décrocha le revolver, le tourna dans ses mains, comme pour se demander ce qu'il devait en faire.

Il s'assit sur une chaise, le regarda encore, puis brusquement, comme s'il voulait s'enlever le temps de la réflexion, appliqua sur son cœur l'extrémité du canon et pressa la détente.

Le chien, soulevé par le mécanisme retomba avec un claquement sec.

Mais le prince, à bout de forces, épuisé d'ailleurs par cette longue violence à ses idées, à ses pensées, à ses sentiments les plus chers, eut un brusque affaissement, comme si tous les ressorts de la vie se fussent brisés réellement en lui.

Le revolver lui échappa, et lui-même, glissant de sa chaise sur le tapis, s'endormit lourdement, du sommeil naturel, comme un travailleur épuisé par l'accomplissement d'une tâche écrasante.

Quand il s'éveilla, longtemps après, il était seul. Les lampes électriques brillaient de tout leur éclat, et un repas succulent, accompagné de bouteilles d'aspect vénérable, avait été servi pendant qu'il était plongé dans le sommeil.

Comme il avait grand-faim, il mangea de bon appétit, bien revenu de ses défiances passées, déjà incapable de démêler la vérité au milieu des fictions suggérées par Montdieu.

Quand il fut largement restauré, quand les forces lui furent revenues, il essaya de reconstituer les événements et n'y put parvenir.

La suggestion agissant irrésistiblement sur lui, il ne s'étonnait pas de n'éprouver pour Montdieu et Bamboche ni mépris ni haine.

Toute volonté relativement aux deux gredins était désormais abolie en lui, et

il ne pouvait en soupçonner la cause. Montdieu ayant eu grand soin de lui répéter impérieusement à différentes reprises :

— Vous ne vous souviendrez pas que ces idées vous ont été suggérées par moi.

Et il subissait, sans savoir pourquoi ni comment, cette redoutable et irrésistible

Alors Montdieu reprit un à un tous les ordres qu'il lui avait donnés précédemment.

— Écrivez que vous n'aimez pas Germaine... faites votre testament en ma faveur... tirez-vous un coup de revolver... jurez de disposer favorablement Germaine pour moi... Bobino est un drôle qui vous vole et se moque de vous... fichez-le dehors.



LE SECRET DE GERMAINE. — « Chères enfants... comme je suis heureux de vous revoir !... »

influence, à laquelle rien ne pouvait le soustraire.

A tel point que ses yeux étant tombés sur sa lettre à Germaine, laissée probablement à dessein par le comte de Montdieu bien en évidence, il la parcourut et la trouva toute naturelle.

Il se dit même, en relisant ces lignes qui, trois jours auparavant, l'eussent fait bondir :

— Tiens... c'est drôle !... Germaine... je l'ai donc aimée... mais non... c'est mon amie... ma sœur... je l'ai toujours appelée ma chère petite sœur... C'est Montdieu qui l'aime...

« S'il l'aime... eh bien ! ma foi, qu'il l'épouse.

Le lendemain, à la même heure, Montdieu et Bamboche revinrent près du prince Bérésoff.

En raison des suggestions de la veille et de l'avant-veille, il n'opposa aucune résistance.

Le comte de Montdieu se contenta de passer brusquement sa main devant la face de son « sujet » et de lui dire : « Dormez ! » pour que soudain Michel s'endormit, comme foudroyé.

Trois ou quatre fois, il arrivait à l'improviste près de Michel dont la personnalité première, absolument annihilée, était remplacée par celle que Montdieu avait en quelque sorte créée de toutes pièces par la suggestion. Le malheureux prince ne s'appartenait plus. Il ne vivait, ne pensait, n'agissait que pour l'impitoyable bourreau dont l'influence diabolique avait asservi son âme.

A dater du quatrième jour, il sentait venir Montdieu, dont il entendait de fort loin la marche, et même la respiration.

Il éprouvait déjà cette suggestion si rare, si étrange qui se produit à distance, par la seule volonté de l'hypnotiseur, quand bien même son sujet ne le voit ni ne l'entend, comme si un fluide mystérieux s'irradiait du premier.

Le sixième jour, étant dans la villa, Montdieu avait dit à Bamboche, qui n'en était plus à compter ses étonnements :

— Je vais l'endormir d'ici.

Alors il se recueillit pendant un moment, concentra toutes ses facultés sur l'énergique volonté qu'il avait de donner à son prisonnier le sommeil hypnotique.

Quand ils arrivèrent tous deux au salon du souterrain, ils trouvèrent Michel Bérésoff profondément endormi.

Montdieu le soumit aux mêmes épreuves que précédemment et fit une sorte de répétition générale de tout ce qu'il avait suggéré pendant cette longue semaine.

Il insista particulièrement sur cette suggestion spéciale destinée à enlever au prince toute idée d'une intervention étrangère à la conduite qu'il allait bientôt tenir.

— Vous obéirez formellement aux ordres que je vous ai donnés !

« Je le veux !... il le faut... et rien ne peut vous soustraire à cette obligation.

« Jamais vous ne vous souviendrez, soit éveillé, soit dans le sommeil hypnotique provoqué par d'autres, que vous avez eu affaire à moi.

« Chaque semaine, au moins deux fois, vous me direz où vous êtes, ce que vous faites, et vous arriverez près de moi dès que je vous l'ordonnerai.

« Vous obéirez ?

— Oui, fit Michel avec empressement.

— Vous êtes et serez toujours mon ami, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis et serai toujours votre ami.

— Très bien, mon cher prince...

« Demain, vous irez retrouver Germaine et ses sœurs...

« Et pour elles seules, comme pour Bobino, vous serez toujours aliéné.

— Oui.

— Maintenant, éveillez-vous.

Subitement le prince Bérésoff s'éveilla, serra très amicalement la main des deux hommes et conversa avec eux dans des termes indiquant une camaraderie, une sympathie absolue pour les bandits qui avaient ainsi asservi son âme, lui avaient retiré son libre arbitre et l'avaient transformé, lui, si beau, si vaillant et si intelligent, en une sorte de machine incapable d'initiative et de pensée !

Le lendemain, à la brune, le comte de Montdieu le fit transporter en voiture aux premières maisons de Naples, après lui avoir suggéré l'idée de se rendre sans plus tarder à l'hôtel.

## VII

L'expédition dirigée par le consul russe accompagné de Bobino n'avait, comme on sait, donné aucun résultat.

Mais le consul avait dit :

— Je verrai demain le chef de la police napolitaine.

« Et il lui faudra bien mobiliser, bon

\* Voir les numéros 186 à 205.

gré, mal gré, ses fameux carabiniers, sur lesquels ont été copiés ceux de la fameuse opérète.

Et le lendemain matin, en homme qui ne sait ni ne veut attendre, qui est d'ailleurs appuyé par un gouvernement soucieux de la sécurité de ses nationaux, le consul russe, accompagné de Bobino, se rendit à la direction de la police.

Là, il expliqua en français, au chef lui-même, ses griefs et ceux de Bobino, en termes très catégoriques, et demanda des explications d'abord, et sans plus tarder assistance.

Pendant que le consul parlait, pendant que Bobino racontait ensuite minutieusement les faits, rappelait la disparition du prince Bérésoff, de M. de Chamboë, des gens de celui-ci, le chef de la police napolitaine avait sur les lèvres un vague sourire, où se confondaient une ironie mal dissimulée et aussi une sorte de fierté, comme si le brigandage et l'habileté des bandits eussent été une gloire pour son pays.

Après cela, il ne parut pas croire à l'arrestation de la victoria par des brigands.

— Des brigands, disait-il, avec un sourire incrédule et un fort accent italien, êtes-vous bien sours que ce sont des brigands.

— On parle beaucoup de brigands ici ; mais ce sont surtout les étrangers qui en parlent. Pour ma part, mousseu le consoul, ze n'en vois pas souvent.

— Il y a biène, par-ci, par-là, quelques mendians qui cercent leur vie... quelques pauvres diables affamés capables de brouilliser un peu les zens qu'ils rencontrent, mais c'est tout.

Le consul, étonné de cette explication, disait sur un ton assez vil :

— Il me semble, monsieur, que des mendians qui arrêtent les diligences, qui tirent sur les voyageurs et les capturent pour leur enlever la bourse ou la vie, sont bel et bien des brigands.

— Et qu'il n'y a pas d'égards à avoir pour ces « pauvres diables affamés » qui gagnent leur vie de cette façon.

— Zé né dis pas, répliquait le chef de la police, mais ils ne sont pas aussi nombreux ni aussi terribles que vous voulez bien le dire.

— Z'ai là oune statistique des attaques dans le zentre de celle qui vous intéresse ; eh ! biène, ces accidents ne sont pas plus fréquents que les accidents de chemins de fer ou de ciens enrazés.

Bobino et le consul russe s'impacientaient, énervés par les sang-froid de l'italien.

Le consul dit :

— Mais là n'est pas la question, monsieur, il y a un fait :

« Quatre personnes, dont un sujet russe, ont été arrêtées par vos brigands et ont disparu. »

« Eh bien ! je demande à ce qu'on fasse les recherches nécessaires pour les retrouver saines et sauvées, et sans retard. »

— Voulez-vous que ze vous donne ouno conseil ? dit alors le chef de la police, en accentuant son rire narquois.

— Donnez, monsieur, fit froidement le représentant du tsar.

— Ne vous occupez pas de ces mousseux ; ils reviendront... croyez-moi... biennetôt... sans avaries...

« Les brigands, ou dou moins ceux que vous appelez brigands, ne sont pas méchants... z'en souis certaine... ils demanderont seulement oune petite rancone... quelques piécettes d'arzent... peu de cose, et vous verrez vos amis arriver en parfaite santé... heureux comme des coqs en pâte, et ravis de pouvoir raconter en rentrant chez eux une petite aventure d'opéra-comique, dont ils feront oune récit à faire trembler les spectateurs de votre théâtre de l'Ambigou !... »

— On dirait, murmura Bobino, qu'il a sa part de leur butin... et surtout qu'il se fiche de nous.

Mais le consul russe se fâcha.

— Je ne l'entends pas comme cela, déclara-t-il avec fermeté : je demande qu'on fasse immédiatement le nécessaire ; sinon, j'en référerai à mon gouvernement.

En entendant ces paroles, le chef de la police fronça les sourcils et eut, en dessous, un regard haineux pour les deux étrangers.

Mais il parut entrer dans la voie des satisfactions.

— Oh ! c'est inutile, mousseu le consoul, de causer oune incidente diplomatique...

« Ze vais m'occuper de l'affaire tout de souite, et faire le nécessaire. »

Et aussitôt, il prit une plume, de l'encre, du papier et demanda à Bobino des renseignements qu'il transcrivait au fur et à mesure, ayant peut-être de bonnes raisons pour se passer du secours d'un secrétaire.

Le résultat de cette entrevue fut qu'on fouilla les bois des environs de Naples à plusieurs kilomètres à la ronde, pendant huit jours, et qu'on ne trouva rien.

C'était dans l'ordre des choses. Pendant ce temps, Germaine et ses sœurs se désolaient ; mais Bobino conservait toujours une grande confiance, pensant que les brigands, comme l'avait dit ce policier, demanderaient simplement une forte rançon au prince, et qu'ils le relâcheraient dès qu'elle leur serait parvenue.

Germaine, en proie à une angoisse mortelle, souffrait horriblement ; elle pleurait tout le jour et passait les nuits sans dormir.

Or, un matin, le huitième jour de la disparition du prince, comme elle venait de se lever, elle entendit un bruit de voix dans l'hôtel, une sorte de brouhaha confus, au milieu duquel il lui semblait entendre le nom du prince Bérésoff.

Il y eut dans les vastes couloirs des allées et venues, puis le timbre électrique de l'antichambre vibra.

Alors elle s'écria, joyeuse :

— C'est lui ! c'est lui ! c'est le prince !

Elle alla ouvrir elle-même, et se trouva en face de Bérésoff qui se jeta dans ses bras en disant :

— Oui, c'est moi ! c'est moi, Germaine ; ne vous inquiétez plus, mes amis, me voilà.

Et Germaine, pleurant de joie, demandait au milieu de ses larmes, à son ami, s'il avait été blessé et comment il allait.

Elle le regardait avec passion, ne pouvant s'empêcher de précipiter ses questions.

— Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ?

— Vous n'avez pas de mal, au moins ?

— Où êtes-vous resté pendant si longtemps ?

— Je me mourais d'angoisse.

— Oh ! nous allons partir, quitter à jamais ce vilain pays.

Et ses sœurs, plus discrètement, joignaient leurs questions aux siennes.

Bobino, radieux, attendait de pouvoir placer un mot. Son bon sourire si franc, si affectueux, illuminait ses traits, ses mains tendues cherchaient celles du prince.

Distraitement, Michel répondait à son étreinte. Il le regardait presque froidement et ne lui témoignait plus cette fraternelle amitié qui jadis réjouissait tant l'ouvrier typographe.

Certes, Bobino n'avait pas cherché cette amitié de grand seigneur. Michel s'était positivement jeté à sa tête, avait en quelque sorte forcé la porte de son cœur.

A l'affection loyale et si expansive témoignée dès le premier moment par Michel, il avait répondu en se donnant tout entier, avec son exubérance parisienne, avec, aussi, tout cet abandon de ceux qui ont été privés des joies de la famille.

Le brave garçon eut froid au cœur en sentant molle et flasque la main du prince qui jadis lui broyait les doigts.

En outre, Michel, qui avait exigé ce fraternel tutoiement si cordial, si touchant, entre artisan et patricien, lui dit très froidement : vous !

Et ce « vous » produisit à Bobino l'effet d'une lame aigüe qui aurait fouillé sa poitrine.

La suggestion du comte de Montdieu, qui avait exigé du prince la froideur, puis la haine à l'égard du jeune Parisien, commençait à se manifester.

Bobino ne sut tout d'abord que répondre quand son ami le prince lui dit d'une voix basse, comme fatiguée :

— Ah ! c'est vous... je suis content de vous voir...

« Oui ! très content, en vérité... »

Puis il lui tourna le dos pour embrasser Berthe et Marie, qu'il aimait beaucoup.

Là, son affection, que Montdieu n'avait pas entamée ni altérée par la suggestion hypnotique, déborda.

Le prince Bérésoff eut soudain les larmes aux yeux.

Il les serra convulsivement sur sa poitrine, ému, transfiguré, pouvant à peine

bégayer, tant il était troublé, des mots sans suite.

— Chères enfants... chères petites sœurs... comme je suis heureux de vous revoir !...

« Comme le temps était long, pour moi, si loin de vous !... »

« Je désespérais de revenir... je ne savais plus ce que vous deveniez... »

« Et vous, je suis certain que vous vous êtes bien ennuyées du « grand frère »... »

A ce mot de « grand frère », il s'arrêta comme s'il venait de proférer une énormité.

Il aimait toujours fraternellement les sœurs de Germaine. Il les idolâtrait comme quand il portait à Germaine cet amour passionné, vibrant, presque surhumain qui l'avait transfiguré, puis arraché à la vie absurde qui peu à peu le faisait glisser sur cette pente fatale du suicide.

Mais cet amour ayant été déjà entamé, terni, puis en quelque sorte effacé de son cœur par la suggestion, il se demanda pourquoi cette expression de « grand frère », qui dans son esprit ne répondait plus à rien.

Bobino, que l'aspect inaccoutumé du prince étonnait, déconcertait, fut peut-être le seul à remarquer cette nuance, que ni Germaine, dans son trouble, ni les enfants, dans leur joie, ne surent constater.

Voulant savoir, très inquiet d'ailleurs sur ce changement de caractère qui, dans un homme trempé comme le prince, devenait alarmant, Bobino l'interrogea.

— Dites-nous donc ce que vous êtes devenu, demanda-t-il en employant aussi ce « vous » qui, pour sortir, lui crevait le cœur et semblait déchirer ses lèvres.

Le prince répondit, comme si c'était la chose du monde la plus simple :

— Mais j'ai été emmené par les gens masqués... emmené très loin... j'ai voyagé les yeux baïnés... une partie de la nuit... avec les brigands...

— Oh ! de bien braves gens !...

— Et qu'ont-ils fait de vous, pendant ces huit jours ?

— Ils m'ont bien soigné...

« J'habitais un palais souterrain... avec des lampes électriques, des meubles somptueux... des tapis... des œuvres d'art... un tas de choses de notre monde que je rencontrais là... »

« Avec cela une cuisine exquisite, des vins de grand cru, et des gens... ma foi, des gens qui... des gens que... j'ai trouvés parfaitement comme il faut. »

— Mais, alors, pourquoi nous ont-ils arrêtés ?...

— Je ne sais pas...

— Et ils vous ont renvoyé comme cela, sans vous demander de rançon ?

— Ma foi, je l'ignore... je ne pense pas...

— Enfin, pourquoi se sont-ils fait tuer, il y a huit jours, pour nous capturer, si cette agression qui a dû leur coûter cher ne leur a rien rapporté ?

— Je l'ignore, répondit le prince d'un air de lassitude et d'ennui.

— ... Quant à monsieur de Chamboë... quant à ses domestiques, nous n'en avons pas eu de nouvelles.

« Cela est au moins suspect... ils ont disparu au bon moment, en pleine bataille, et cela me paraît louche. »

— Il n'y a rien de louche ni de suspect là dedans ! interrompit avec vivacité Michel.

« Monsieur de Chamboë est un gentilhomme parfaitement correct... »

« Il est mon ami, et vous m'obligerez beaucoup en ne portant pas sur lui un jugement que je regarde comme outrageant et calomnieux. »

Bobino, interdit d'une réponse aussi sèche, peiné de ces procédés auxquels Bérésoff ne l'avait pas habitué, garda un silence plein de tristesse et contempla d'un air navré Germaine, qui, de son côté, ne savait plus que penser.

Germaine voulut cependant pousser plus loin cet interrogatoire, savoir ce qui était arrivé à Michel pendant cette semaine et tâcher de découvrir par un mot une partie de cet inconnu qu'elle entrevoyait plein de mystérieuses terreurs.

— Mais enfin, demanda-t-elle, ces gens qui vous ont enlevé, ces bandits, qui sont-ils ?

« Savez-vous leurs noms ?... les avez-vous vus ?... à l'occasion, pourriez-vous les reconnaître ? »

« Vous pourriez donner peut-être à la police d'utiles indications. »

Il interrompit vivement Germaine, comme tout à l'heure Bobino, avec une vivacité singulière.

— Je vous répète que ce sont de très braves gens !

« Ils m'ont comblé d'égards, de politesses et de petits soins. »

« Voyons ! que diable avez-vous contre ces hommes qui ne m'ont rien fait de désagréable ? »

« Laissons cela de côté... parlons d'autre chose... »

« En vérité, ça m'ennuie ! »

A toutes les questions qu'on lui posa, il répondait soit en termes vagues, soit avec une irritation qui alarmaient et stupéfiaient ses amis, tant son caractère, habituellement doux et bienveillant, semblait changé ; tant son intelligence, ordinairement si lucide, semblait atteinte.

Bobino, Germaine et ses sœurs craignaient qu'il n'eût subi pendant sa captivité des violences qui avaient altéré son moral, et ils s'ingéniaient à le distraire par tous les moyens en leur pouvoir.

On fit préparer un souper qui fut servi dans l'appartement avec des vins délicieux que Michel affectionnait et auxquels il faisait honneur, mais toujours sans excès.

Ce repas intime sembla le ravir. Il fut gai, expansif, témoigna une grande amitié à Germaine et à ses sœurs, et bouda Bobino, de plus en plus inquiet et peiné de cette froideur.

De son côté, Germaine, alarmée, ne le reconnaissait plus.

S'il paraissait reconquérir par moments sa liberté d'esprit, s'il semblait réellement et sincèrement affectueux, Germaine ne voyait plus luire dans ses yeux cette flamme ardente, reflétant l'amour immense qui incendiait son cœur.

Il la regardait à peine, et s'il avait pour elle ces attentions de l'homme bien élevé pour une sœur, ces galanteries fraternelles si charmantes, elle ne ressentait plus en face de l'aimée cette émotion qui faisait trembler sa voix et bondir son cœur.

Sa main ne frissonnait plus en frôlant la sienne, il n'avait plus ces élans de tendresse qui se traduisaient par de câlines inflexions de voix, de soudaines explosions qui le faisaient parler d'abondance, l'emballaient, le transfiguraient.

Il ne fourrageait plus les fleurs qui s'épanouissaient dans les corbeilles pour en inonder Germaine et semblait simplement un bon frère aîné qui remplit avec des sœurs plus jeunes ses devoirs de galant homme et de chef de famille.

Quand il eut bien bu, bien mangé ; quand il eut adressé, pour finir, quelques affectueuses paroles de sympathie aux trois sœurs, il déclara qu'il était très fatigué, qu'il allait s'aller coucher, leur souhaita le bonsoir et gagna sa chambre.

Et Germaine, qui ne savait plus que penser, le regarda partir après un banal serrement de main et murmura :

— Il ne m'aime plus... je le vois... je le sens...

« Et moi !... »

« Mon Dieu !... s'il soupçonnait mon secret... ce secret qui m'étouffe... depuis le premier instant !... »

« Oh ! non... je lutterai... je mourrai s'il le faut... »

« Il ne saura rien... maintenant moins que jamais ! »

## VIII

Le lendemain, Michel Bérésoff, levé de très bonne heure, resta enfermé dans sa chambre à coucher.

Il mettait à jour le très volumineux courrier arrivé depuis une semaine, décachetait les lettres, jetait au panier celles qui lui semblaient sans importance, annotait d'un mot celles auxquelles il devait répondre et mettait de côté, pour les relire à loisir, celles qui lui venaient d'intimes.

Après avoir parcouru à la hâte quelques journaux, bâillé sur la politique étrangère, haussé les épaules en lisant les échos mondains et froncé le sourcil aux bruits lointains de cette potinière idiote que l'on appelle le « boulevard », il sonna pour demander son déjeuner.

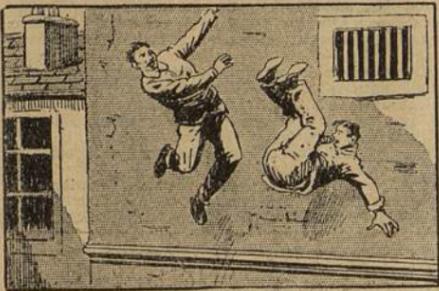
— Monsieur déjeune seul ? fit le domestique.

(La suite au prochain numéro.)

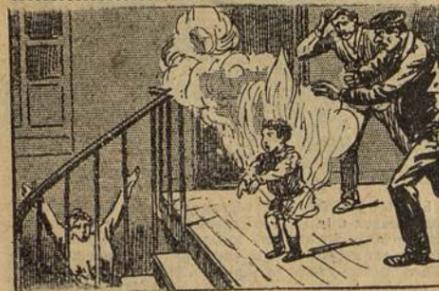
## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

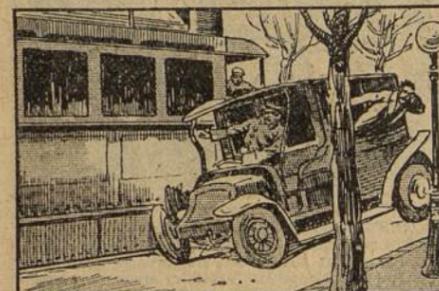
**TOMBÉS D'UN TOIT.** — Boulevard Rochechouart, on construit une salle de spectacle. Deux peintres se trouvaient sur une poutrelle; un des peintres tomba; l'autre, en vol, ni



le retenir, le suivit. Les deux ouvriers tombèrent sur le trottoir d'une impasse voisine. L'un d'eux est mort à l'hôpital; l'état du second ne laisse que peu d'espoir.  
PARIS.



**BÉBÉ BRÛLÉ VIF.** — Profitant de l'absence de sa mère, un garçonnet de quatre ans, resté seul avec sa sœur âgée de 2 ans, jouait avec des allumettes. Environné de flammes, le bambin s'enfuit sur le palier. Des voisins accourus à ses cris éteignirent le feu; mais le pauvre enfant ne tarda pas à expirer.  
PARIS.



**UNE COLLISION.** — Boulevard de Sébastopol, un taxi-auto qui marchait à vive allure s'est jeté dans un tramway Montrouge-gare de l'Est. Un industriel qui se trouvait à l'intérieur du taxi a été si grièvement blessé qu'on a dû le transporter à l'Hôtel-Dieu.  
PARIS.

### LES REMORDS D'UN COUPABLE

Aux États-Unis, un alcoolique vient de s'accuser d'avoir, dans une impulsion irrésistible, tué deux garçonnetts.

Ces assassinats, qui avaient été classés, remontent à 1902 et 1911. Ils ont été révélés par lui au moyen de cartes postales anonymes adressées par lui-même à la police.

« C'est plus fort que moi, écrit-il; j'ai essayé douze fois d'étrangler des enfants, j'ai réussi trois autres fois. »

Une autre carte indiquait le lieu où se trouvaient les cadavres. Son écriture le fit reconnaître.

### LES CENTENAIRES DE L'EUROPE

L'office impérial d'hygiène de Berlin vient de publier une statistique des centenaires que possède l'Europe. Le total s'élève à près de 7000. D'après ce document, c'est en Bulgarie qu'on en rencontre le plus, soit 3883, c'est-à-dire un par cent habitants. Viennent ensuite : la Roumanie, avec 1074; la Serbie, avec 573; l'Espagne, avec 410; la France, avec 213; l'Italie, avec 197; l'Autriche-Hongrie, avec 113; l'Angleterre, avec 92; la Russie, avec 89; l'Allemagne, avec 76; la Norvège, avec 23; la Suède, avec 10; la Belgique, avec 5; et le Danemark, avec 2.

### UN ATTENTAT CONTRE LE TSAR

Une sorte d'attentat contre le tsar fut perpétré au moment du retour de la famille impériale de Spaïa à Tsarkoïé-Selo.

Après le passage du train impérial, on découvrit que des rails et des traverses des deux voies avaient été enlevés et que des pierres avaient été placées sur la voie.

## MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

**ASSASSIN CONDAMNÉ.** — Devant le jury de l'Isère, a comparu le nommé Louis Laurent, gantier, âgé de dix-huit ans, accusé d'avoir assassiné une sexagénaire, la veuve Clément, habitant rue Très-Cloîtres. Le crime remonte au 20 juillet dernier. Laurent habitait, avec sa mère et son frère, à la même adresse que la sexagénaire. Sans travail, sans argent, il eut recours au crime et au vol. Seul, un jour, à la maison, il en profita pour mettre à exécution son tragique projet. Il enfonça à coups de hache une porte, pénétra chez Mme Clément, après s'être armé d'un marteau, et attendit.

Dès que Mme Clément, qui s'était absentée quelques minutes, ouvrit sa porte, l'assassin se précipita sur elle et lui porta sur la tête quatorze coups de couteau; puis, pour l'achever, il lui enfonça son mouchoir de poche dans la gorge.

L'accusé ne montre aucune émotion. Après les plaidoiries, Louis Laurent est condamné à douze ans de travaux forcés.

**UN RAT D'HOTEL.** — Jose Ochoa, surnommé roi des rats d'hôtel, a comparu devant la cour d'assises des Alpes-Maritimes, pour répondre de plusieurs vols commis à Nice et à Cannes. Il a été condamné à six ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour.

Ochoa était défendu par M<sup>e</sup> Charbonnel, du barreau de Paris.

**UNCRIMINEL DE DIX-SEPT ANS.** — C'est le crime abominable d'un tout jeune homme, presque d'un enfant, que la cour d'assises du Nord a jugé cette semaine.

Hector Vanheule, âgé de dix-sept ans, ouvrier de distillerie à Ascq, est accusé d'assassinat et de vol. Le 23 juin dernier, M. De France, âgé de soixante et onze ans, ouvrier à la distillerie d'Ascq, ne reparaisait pas à son domicile, son service de nuit terminé. Sa femme, inquiète, eut aussitôt le pressentiment que son mari avait été assassiné. Des recherches furent opérées dans le séchoir des Drèches, où celui-ci travaillait, et on découvrit le cadavre de De France dans une cuve du séchoir; il portait à la tête des blessures et la poche gauche de son pantalon était retournée.

Les soupçons se portèrent immédiatement sur Vanheule, le seul ouvrier qui eût travaillé avec De France. On le rechercha, mais il avait disparu. Dans l'après-midi, il fut arrêté.

Il reconnut avoir tué De France, mais il prétendit qu'il avait été menacé par lui et qu'il l'avait alors frappé avec un instrument de travail; puis, sachant que sa victime avait dans sa poche une somme de 21 francs, montant de sa paye touchée la veille, il s'en était em-

paré et avait traîné le cadavre jusqu'à la cuve, où il l'avait précipité.

A l'audience, l'accusé persiste dans son système. L'avocat général requiert contre lui la peine capitale.

Le jury se retire pour délibérer et revient avec un verdict affirmatif, mitigé par les circonstances atténuantes.

Victor Vanheule est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

**UN SATYRE.** — La cour d'assises du Nord a jugé l'horrible crime d'un nouveau Soleiland, Edouard Fromont, âgé de trente-quatre ans, domestique de ferme à Sameon, qui est accusé d'attentats à la pudeur avec violence et de meurtre sur la personne de la jeune Marguerite Plaisant, âgée de dix ans, et qu'il a tuée.

M. Parigot, substitut du procureur général, requiert la peine capitale; puis M<sup>e</sup> Vitrant fils implore la pitié du jury en faveur de son client, qui a agi, dit-il, dans un moment de folie.

Le jury rapporte un verdict affirmatif, muet sur les circonstances atténuantes.

En conséquence, Fromont est condamné à mort. Il ne manifeste aucune émotion et déclare qu'il ne se pourvoira pas en cassation, aimant mieux avoir la tête tranchée.

### A L'ÉTRANGER

**ASSASSIN PÉTROLEUR.** — La cour d'assises de Wurzburg a jugé un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Weber, accusé d'un monstrueux forfait. Il avait entretenu des relations avec une nommée Lina Beck, fille de cultivateurs des environs, et la jeune fille était enceinte.

Weber se trouvait donc dans la nécessité de réparer la faute par un mariage ou de verser une pension alimentaire pour l'enfant à naître, mais il devait épouser une autre jeune fille, fortunée, et préféra supprimer d'un seul coup la future mère et le produit de leurs amours. Il demanda à Lina Beck un rendez-vous dans sa chambre, et là, après avoir porté plusieurs coups de couteau à la malheureuse, il la jeta sur son lit et, la croyant morte, inonda son corps de pétrole et y mit le feu, puis s'enfuit. Les gémissements de la jeune fille et la fumée attirèrent les parents de l'infortunée qui accoururent et éteignirent le commencement d'incendie qui s'était déclaré.

Lina Beck mourut quelques instants après. Weber, reconnu coupable d'assassinat, sans circonstances atténuantes, a été condamné à mort.

chez elle sont dans un état de misère lamentable.

La mégère a dû reconnaître les faits, devant l'évidence. Elle est actuellement à la prison Saint-Joseph, à la disposition du juge d'instruction.

### LA FORMIDABLE AMENDE

Le tribunal correctionnel de Béziers a condamné à 1 618 548 francs d'amende, quintuples droits et confiscation, deux distillateurs pour avoir expédié, sous la dénomination d'alcool de vin, de l'alcool de marc rectifié.

### UN CIMETIÈRE DÉVASTÉ

Une curieuse tempête s'est déchaînée sur Messine. La navigation dans le détroit était difficile. Plusieurs bâtiments avaient dû rechercher refuge dans le port. Le vent soufflait en cyclone. Les vagues donnaient un aspect sinistre à la ville. Jamais les vagues n'avaient depuis trente ans atteint la hauteur extraordinaire qu'elles eurent pendant vingt-quatre heures. La ligne de chemin de fer de la plage et du phare était impraticable. Les flots avaient envahi le cimetière où on enterra en 1887, les victimes du choléra. Le mur d'enceinte était abattu.

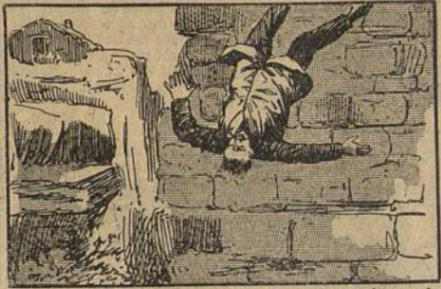
Des tombes ont été détruites. Des fosses ont été comme éventrées et la mer a arraché à l'éternel repos plus de cent cinquante cadavres qu'elle a entraînés, roulés, puis ramenés et rejetés en partie sur le rivage. Et l'on vit pendant la tempête un spectacle lamentable : le gardien du cimetière, sous la pluie furieuse, dans l'eau jusqu'à mi-corps, risquant à chaque instant d'être emporté, disputait les cadavres aux vagues énormes qui les déchietaient. Armé d'une longue gaffe, il happait ceux que le courant poussait à sa portée, mais les corps décomposés et les squelettes disloqués offraient si peu de prise que le fossoyeur n'a pu recueillir ainsi qu'une trentaine de têtes de mort et de crânes blancs.

Sur les eaux flottaient les couronnes, les cadres, les ornements de bois et de zinc, les croix dont les tertres s'étaient parés le jour des morts, car des milliers de victimes du dernier tremblement de terre avaient été enterrées aussi dans ce cimetière.

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**TOMBE DANS UNE CARRIÈRE.** — En promenade, un ancien officier s'égarait vers une carrière depuis longtemps abandonnée. Il y tomba et mourut sans secours. On se mi



sa recherche et on ne le retrouva que quelques jours plus tard. Le corps était en complet état de putréfaction.  
CONFLANS-SAINTE-HONORINE.



**UNE BAGARRE.** — En pleine nuit, des ivrognes se battaient. Quatre gardiens, accourus au tapage, voulurent les séparer, mais les ivrognes tombèrent sur les agents qu'ils rouèrent de coups. Force resta cependant aux gardiens de la paix qui réussirent à maîtriser trois des forcenés.  
LEVALLOIS-PERRET.



**GARDE-CHASSE ASSOMÉ.** — En faisant sa tournée de nuit, un garde-chasse fut assailli par trois braconniers, qui le renversèrent sur le sol et l'assommèrent sauvagement à coups de talon. Le blessé fut retrouvé une heure plus tard. Son état est très grave.  
YERRES.

### L'AMOUR EN ALBANIE

Si l'Albanie est le pays des haines vivaces, il est aussi celui des grandes et fidèles amitiés, dit l'Opinion.

Deux jeunes Albanais qui font vœu de se soutenir mutuellement pendant toute leur vie, reçoivent ensemble la communion et boivent dans la même coupe un vin dans lequel ils ont mêlé quelques gouttes de leur sang. L'union ainsi établie est si sacrée que leurs enfants ne peuvent se marier entre eux.

On conte que deux amis liés par un semblable vœu devinrent amoureux de la même jeune fille. Mais leur amitié n'en fut pas troublée et ils tranchèrent la question pacifiquement, du moins en ce qui les concerne, en plongeant simultanément leurs poignards dans le cœur de la demoiselle.

### DUEL DE CENTENAIRES

Dans un bois des environs de Saint-Petersbourg, une rencontre au pistolet a eu lieu entre deux vieillards : M. Couyas Sabotoff, âgé de 101 ans, et M. Vyaryanine Garine, son aîné de deux ans.

Les deux centenaires étaient assistés par quatre officiers. Les adversaires ont échangé quatre balles et tous deux ont été assez grièvement blessés pour se trouver dans l'incapacité de continuer le combat.

Ils ne se sont pas réconciliés : il s'agissait d'une rivalité auprès d'une femme!

### EN ROUTE POUR LE BAGNE

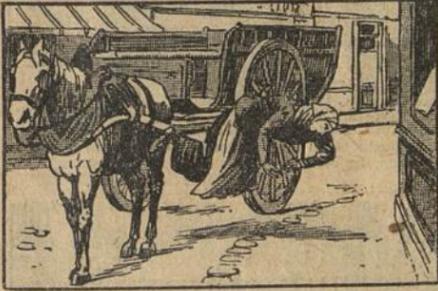
Le navire Loire, affrété par l'administration pénitentiaire, appareillera de La Palice, pour la Guyane, le 20 décembre avec un convoi de 290 forçats provenant du bagne de l'île de Ré.

Paul Houssard, le condamné de Tours, sera parmi les partants.

## Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

**LA FIN D'UN IVROGNE.** — Un ouvrier maçon, âgé de quarante-quatre ans, était tombé, ivre-mort, vers minuit, sur la route de Tours au Mans. Soudain une automobile, dans laquelle se trouvait un aviateur-pilote aviateur de l'école d'aviation du Mans, et que conduisait un représentant de commerce du Mans, passa sur le corps de l'ivrogne. Relevé par les automobilistes, celui-ci fut transporté chez un docteur. Mais, en cours de route, l'ivrogne expira.

LE MANS.



**TOMBÉE DE VOITURE.** — En venant au marché, une cultivatrice arrêta sa voiture devant une librairie et voulut descendre. Elle manqua le marche-pied et tomba lourdement sur le sol. Transportée dans un magasin, elle demeura trois quarts d'heure sans connaissance; on ne peut se prononcer sur la gravité de son état.

BOLBEC.

**UNE JEUNE FILLE TUÉE.** — Une jeune fille de quinze ans habitant chez ses parents, cultivateurs à Garnetot, a été tuée par un journalier travaillant dans la maison.

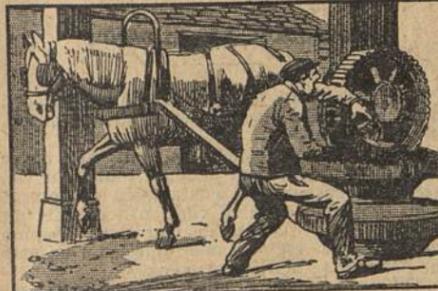
Ce crime était commis dans la soirée de dimanche, pendant l'absence des parents. Le coupable mis en état d'arrestation, prétend avoir tué accidentellement la jeune fille.

LISLEUX.



**UN COUP DE MINE.** — Aidé d'un de ses ouvriers, un maître carrier était occupé à extraire des moellons d'une carrière. Une mine n'était pas partie, ils voulaient la vider. Mais elle fit explosion. Tous deux furent atteints. Le patron eut les mains brisées et la face brûlée; l'ouvrier a été blessé sur différentes parties du corps.

BREST.



**DANS UN ENGRENAGE.** — Chez un cultivateur, un jeune domestique conduisait les chevaux attelés au manège dans la cour de la ferme. A un moment donné, il voulut s'assurer si l'engrenage fonctionnait normalement; mais il eut la main droite prise et en partie broyée.

NOTRE-DAME-DU-BEC.

**ACCIDENT MORTEL.** — Un homme de trente-huit ans, ouvrier à l'arsenal, était occupé au montage du nouveau cuirassé BRETAGNE, quand, par suite de la rupture d'une élingue, les cornières que celle-ci supportait lui tombèrent sur la tête. Il s'éffondra, littéralement assommé. Le malheureux ouvrier avait eu, en effet, la voûte crânienne et la région temporale droite enfoncées.

Transporté à l'hôpital maritime, il a succombé dans la nuit à ses blessures.

BREST.



**GRAVE ACCIDENT.** — En travaillant à la construction de l'école des filles, un contremaître charpentier, âgé de 64 ans, fit un faux mouvement en attachant une ferme. Il tomba sur le sol d'une hauteur de 6 mètres. Transporté à l'hôpital, il y succomba à une fracture du crâne.

NOTRE-DAME-DE-GRAVENCHON.

## LA FILATURE DE M. GRIMOUX

Ce fut la curiosité innée de Mme Maubec qui causa tout le mal.

Elle se croyait, en effet, le droit de procéder à une discrète perquisition périodiquement renouvelée, chez son locataire, M. Jules Grimoux, chaque fois que celui-ci venait de recevoir son courrier.

Mme Maubec profitait, pour ce faire, du moment où Grimoux était absent de chez lui.

Ce droit, elle se l'arrogeait, en ce qu'elle considérait de son devoir de savoir pourquoi Grimoux était venu établir aussi mystérieusement ses pénates dans ce petit village perdu et à quoi il pouvait bien occuper son temps...

Il était, un jour, arrivé à Sauvinière-sur-Loire, tel un bolide tombé des nues, avait demandé à louer une chambre, et tout de suite, on lui avait indiqué la demeure de Mme Maubec qui, pour diminuer son loyer, prenait des locataires chez elle, durant les beaux jours.

Grimoux s'enfermait dans sa chambre six heures par jour environ, s'y faisait servir ses repas, et ne sortait que lorsqu'il faisait beau.

Il ne recevait aucune visite et très peu de lettres.

Enfin, il différait de ses locataires d'été, en ce qu'il ne chassait pas, ne se livrait pas à la pêche et ne faisait jamais de promenades soit à cheval, soit en voiture.

Un temps, elle l'avait pris pour un artiste, à cause de ses longs cheveux; mais elle dut revenir de cette opinion, car jamais il ne dessinait, ni ne peignait...

En un mot, Grimoux était une énigme vivante aussi bien pour Mme Maubec que pour les sept cents et quelques habitants de Sauvinière-sur-Loire, que la brave dame n'avait pas manqué de tenir au courant des faits et gestes du mystérieux personnage...

Une lettre, qu'il avait reçue le matin même, et qui gisait, décrite en petits fragments, dans la corbeille à papier, fut pour la dame Maubec une première révélation qui faillit d'ailleurs lui donner une terrible attaque de nerfs.

Elle avait ramassé les morceaux de la missive, les avait soigneusement réunis, recollés sur une feuille de papier de soie et put lire les lignes suivantes :

« 221, rue de Douai  
« Paris.

« Mon cher Grimoux,

« Je ne sais vraiment plus que faire !...  
« Si nous disposions un atelier de faux monnayeurs dans ton patelin ? Tu dois le connaître à fond, depuis que tu l'y es installé... Je te laisserais donc le soin de ce travail... Hector de Beauregard doit se procurer de l'argent coûte que coûte...  
« Ton idée, à mon avis, ne vaut rien... On a trop abusé du chantage... Et puis, d'abord, qui pourrait-il faire chanter ?... Fais-moi savoir, par retour du courrier, ce que tu penses de mon idée.

« Bien à toi,

« Ernest CHAUDRUC »

Quelques minutes après, l'arrière-boutique de l'épicerie Ciboulot fut témoin d'un très grave conciliabule auquel prirent part le quincaillier Maillefer, le boulanger Bompard, ainsi que Mme Maubec, qui, toute tremblante encore d'émotion, les mit au courant de ce qu'elle venait de découvrir.

La lettre de Chaudruc passa de mains en mains, et, de l'avis unanime, on conseilla à Mme Maubec de prévenir la gendarmerie, sans aucun retard.

Avec d'innombrables précautions, en évitant d'être surpris par son locataire, la brave dame s'y rendit aussitôt et refit au brigadier Ladoucette le récit qu'elle venait de faire dans l'arrière-boutique de Ciboulot.

— Qu'en pensez-vous ? interrogea-t-elle.  
— Je pense que c'est un très grave affaire. Laissez-moi cette lettre. Il faut absolument que je me rende à la ville pour y voir notre capitaine et lui communiquer cette pièce.

Entre temps, pas un mot sur l'affaire, et recommandez le silence à Ciboulot, Maillefer et Bompard...

— C'est entendu...  
Ladoucette enfourcha sa bicyclette et partit aussitôt, pédalant à outrance.

Le capitaine de gendarmerie, stupéfait, en référa au commissaire spécial qui, à son tour, envoya son rapport à la Sûreté, demandant qu'on lui donnât des instructions.

De sorte que lorsque Jules Grimoux revint de la longue promenade qu'il venait de faire dans les bois, la gendarmerie et la police de tout un département, ainsi que le service entier de la Sûreté, étaient en mouvement pour découvrir les complices de Grimoux et de Chaudruc qui devaient être chefs de bande.

L'un des points les plus importants de l'enquête était de savoir qui pouvait bien être cet Hector de Beauregard dont la lettre disait qu'il lui fallait « se procurer de l'argent coûte que coûte » ?

Quant à Grimoux et Chaudruc, ils avaient été aussitôt pris en filature par les plus habiles limiers de la police, qui les tenaient à l'œil.

Par les soins des inspecteurs de la Sûreté, deux lettres furent saisies à la poste de Sauvinière-sur-Loire.

L'une émanait de Grimoux, l'autre de Chaudruc.

La première contenait ces lignes :

« Mon cher Chaudruc,

« Merci de ta lettre. Malgré ce que tu me dis, je ne puis m'empêcher de songer que le coup du chantage est encore ce qu'il y a de mieux. Il y a ici, aux environs, un vieux riche, le baron de Mesclaux, qui occupe un château magnifique. C'est l'homme qu'il nous faut... On le dirait fait pour nous...  
« Il doit avoir tout un passé de haute noce...  
« Ne pourrions-nous pas aménager une rencontre fortuite entre une de ses anciennes et lui ?...  
« J'attends la réponse à ce sujet.

« A toi,

« J. GRIMOUX. »

La seconde missive était adressée par Chaudruc à Grimoux en réponse à la première :

« Mon cher Grimoux,

« Il n'y a pas à dire, il faut toujours te céder... Allons, abandonnons alors le coup des faux monnayeurs.

« Puisque nous adoptons l'idée de chantage, il faut que celui-ci soit merveilleusement charpenté, car il faut au moins 50.000 francs à Beauregard pour acheter le silence de l'attaché d'ambassade. Ils ne se laisseront pas faire pour rien, ces gars-là !...  
« L'ancienne pourrait venir dans l'auto de Paul Mauguy, qui aurait un accident devant la grille du château...  
« La femme menacerait de tout dévoiler à la baronne...  
« Dis-moi ce que tu en penses. Je ne commencerais rien avant.

« Bien à toi,

« E. CHAUDRUC. »

P.-S. — Crois-tu que 50 000 francs est une somme suffisante ?

Munie de ces renseignements complémentaires, la Sûreté se mit aussitôt à la recherche de ce Paul Mauguy, qui possédait une auto.

Quant à l'attaché d'ambassade en question, la police était fort perplexe, car ses soupçons se portaient sur trois d'entre eux, appartenant à des ambassades différentes, et dont la réputation n'était pas au-dessus de tout reproche.

Une dernière lettre de Chaudruc à Grimoux fut encore saisie et photographiée.

L'ami du mystérieux personnage de Sauvinière-sur-Loire lui demandait encore un détail :

« Le détective Morton, qu'alliaient-ils en faire ? Il commençait d'instinct à gêner Chaudruc, qui proposait de le faire disparaître.

« Ne pourrions-nous pas le faire assassiner ? Il y a bien longtemps que nous n'avons eu un beau crime.

« Et un peu plus loin il terminait sa lettre en disant :

« J'ai reçu un mot du R. P. T., qui est enchanté de ce que nous avons fait.

« Si tout est fini pour la semaine prochaine, nous pourrions sous peu toucher un fort acompte.

Dès que la Sûreté fut en possession de l'épreuve photographique de cette dernière lettre, le chef prit les mesures nécessaires pour envoyer à Sauvinière-sur-Loire deux de ses plus habiles inspecteurs, ainsi que toute une escouade d'agents de la brigade.

On s'attendait, en outre, à une résistance désespérée de la part des bandits; aussi la police, d'accord en cela avec le commandant de place de la petite ville, demanda-t-elle le concours d'une compagnie d'infanterie, armée de cartouches et prête à se mettre en route pour Sauvinière, au premier signal.

On commençait d'ailleurs déjà à croire qu'il ne s'agissait pas seulement d'un audacieux coup de main... Ce pouvait fort bien être un complot politique... Les initiales R. P. T. ne désignaient-elles pas peut-être, — les deux premières, du moins — un Révérend Père... Alors ce serait une conspiration cléricale ?

On s'attendait à ce que ce coup monté eût lieu pour le lendemain, et toutes les forces réunies passaient la veille des armes, quand Ladoucette qui, chaque semaine, prenait le *Roman pour Tous* dont Mme Ladoucette dévorait les feuilletons, ses yeux tombèrent sur cette annonce, tirée en énormes lettres, sur la couverture du numéro :

« Nous commençons aujourd'hui même un très dramatique roman,

HECTOR DE BEAUREGARD

ou

Le Tigre noir des Gorges-Rouges,

dû à la plume de deux de nos meilleurs romanciers, dont nous n'avons plus à faire l'éloge à nos lecteurs :

MM. Jules Grimoux et Ernest Chaudruc. »

On rit quelque peu jaune de l'aventure à Sauvinière-sur-Loire.

Le chef de la Sûreté infligea un blâme sévère au commissaire de la petite ville qui prit à partie le capitaine de gendarmerie et celui-ci ne manqua pas de « coller » huit jours d'arrêts au brigadier Ladoucette.

Quant au commandant de la place, au Café des officiers, il ne décolérait plus...

Mme Maubec faillit en faire une maladie... Seul, Jules Grimoux regagna paisiblement Paris, sans s'être jamais douté de l'émoi qu'il avait causé...

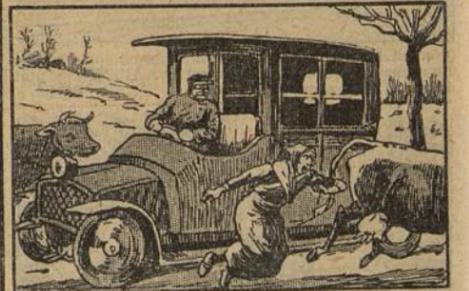
(Reproduction interdite.)

## Les Faits-Divers de la Semaine (Suite et fin).

**DOUBLE MEURTRE.** — On a découvert les cadavres de deux ouvriers espagnols à Banca, près du canal en construction. Le parquet, prévenu, s'est rendu sur les lieux pour procéder à l'autopsie. L'enquête et la perquisition, qui ont duré deux jours, ont amené l'arrestation du coupable sur les faits suivants :

La veille à sept heures et demie, deux Espagnols ont quitté la pension tenue par le frère de l'un d'eux pour aller boire du lait chez un voisin. Au soir, des coups de revolver furent tirés sur eux à bout portant, et tous deux furent atteints au côté droit de la poitrine. Un Espagnol mourut sur le coup; l'autre put fuir; mais il tomba mort après avoir parcouru 400 mètres.

Le vol est le mobile du crime. Le meurtrier, propriétaire de la pension et frère d'une des victimes, a été arrêté aux Alcaides. Il a été écroué sous mandat de dépôt. SAINT-PALAIS.



**SUR LA ROUTE.** — Une femme de 64 ans qui conduisait des animaux à la foire fut renversée par une automobile. Relevée aussitôt, elle fut conduite dans une pharmacie. Un docteur appelé constata que la pauvre femme avait une jambe fracturée et de multiples contusions.

ROCHECHOUART.



**A COUPS DE CHANDELIER.** — Au milieu d'une rue deux femmes se prirent de querelle à propos de la sœur de l'une d'elles. Une des femmes, plus furieuse que l'autre, rentra précipitamment chez elle et revint armée d'un chandelier dont elle frappa au visage; puis elle la mordit cruellement à l'avant-bras gauche. BORDEAUX.

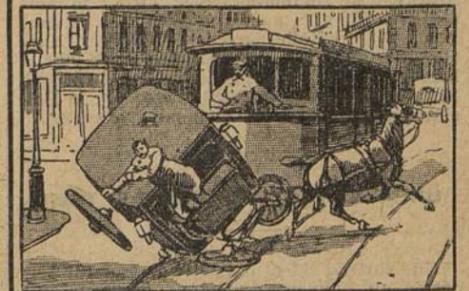
**UN DANGEREUX INDIVIDU.** — Un individu faisait du tapage devant un café, boulevard de Candèze, à la barrière du Médoc. Il s'oublia jusqu'à briser des vitres de la devanture.

Un garde champêtre du Bouscat, intervenu, voulut appréhender l'énigmatique. Celui-ci engagea une lutte avec le garde champêtre.

Un brigadier des gardiens de la paix de service au poste de la rue de la Croix-de-Seguey, informé, accourut au secours du garde. L'homme fut maîtrisé et conduit à la gendarmerie du Bouscat. Il a refusé de fournir son identité. LE BOUSCAT.



**LES DRAMES DE L'ADULTÈRE.** — Un forgeron était trompé par sa femme. Celle-ci avait pour amant un jeune homme de 19 ans. Surpris par le mari, l'amant n'hésita pas à se saisir d'un fusil et à faire feu sur le forgeron. Atteint en plein cœur, le malheureux forgeron fut tué net. MOISSAC.



**TRAMWAY CONTRE VOITURE.** — En voulant traverser une rue, un cocher ne put éviter un tramway. Son véhicule fut violemment amoné et à moitié brisé. Lui-même fut projeté sur le sol. Une dame qui se trouvait dans la voiture fut blessée à la jambe droite. BORDEAUX.

**Un ténor chez les Peaux-Rouges**

Un Peau-Rouge pur sang, tel que les présente Fenimore Cooper dans ses romans, entrera prochainement comme premier ténor à l'Opéra de Berlin. Il a d'ailleurs quitté, il y a longtemps, le wigwam de son père, qui est chef de la tribu des Tchippéyouas.

Dès sa première jeunesse, il fut envoyé au collège des Indiens et plus tard, il fit ses études de médecine à la Faculté de Vale. Mais bientôt il abandonna la science pour se consacrer au chant et à la musique. Il a une voix de ténor d'une ampleur et d'une flexibilité merveilleuse. A Vienne, où il a chanté tout récemment, on l'a appelé le Caruso des Peaux-Rouges.

Au physique, il représente le plus beau type de la race indienne. Son imposante taille de deux mètres ne nuit point à l'effet produit par l'artiste.

**UN MONSIEUR** offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

**Bruits d'Oreille** Brochure envoyée gratis par M. BIENFAIT, Pharmacien, Rue Mercière, LYON.

VOULEZ-VOUS APPRENDRE SEUL

LANGUES VIVANTES

l'allemand simplifié par E. BAUER

l'anglais simplifié par M. ENGELBRECHT

MÉTHODES A LA PORTÉE DE TOUS

Chaque langue forme un joli volume in-8° 4 FR.

En vente partout; Librairies, Gares, etc. et envoi franco contre mandat adressé à

l'éditeur J. TALLANDIER 75, rue Dareau, PARIS (14<sup>e</sup>)

Concours n° 45 (8 séries).

**G. LAFLEMM**

Reporter fantaisiste

**SIXIÈME SÉRIE**

Le concours que nous proposons aujourd'hui à votre sagacité, amis lecteurs, comportera 8 séries. Dans chaque série nous publierons une dépêche de notre correspondant G. Laflemm.

Ces dépêches, sous un aspect banal renferment une petite énigme qu'il vous sera facile d'élucider car, si vous savez ranger comme il convient, la première lettre de chacun des mots de chaque dépêche, vous découvrirez dans les 8 séries, à raison d'un mot par série, ceux :

D'un aviateur célèbre, d'un grand savant, d'un explorateur populaire, d'un génial ingénieur, d'un poète, d'un écrivain et d'un peintre illustre.

Ce concours aura 8 séries.

**Prix des Abonnements :**

FRANCE : 6 francs par an — ÉTRANGER : 8 francs par an  
Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite  
L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABEILLE  
Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0.50 pour recevoir franco à domicile  
Adresser les demandes : 75, rue Dareau, Paris.

**UN PHONOGRAPHE DANS CHAQUE FAMILLE (SUCCESSION ENTHOUSIASTE)**

**L'APPAREIL** vendu PARTOUT **80 fr.** est donné **POUR RIEN**

à tout acheteur de la série **Grands Disques "IDÉAL"** de 30 cm de diamètre d'art de 100 morceaux sur

**7 fr. PAR MOIS A TOUS ET PARTOUT 8 JOURS A L'ESSAI**

**IDÉAL** : le plus beau phonographe se vend 80 fr. **IDÉAL** : les meilleurs disques du Monde, enregistré directement, série d'art, 30 centimètres de diamètre, double face, se vendent 4 francs.

**UN COUP DE THÉÂTRE!**

Après de longues années de recherches, le phonographe se classe définitivement parmi les instruments de musique à caisse de résonance. — Plus de pavillon métallique, et par ce fait, plus aucune vibration ! La voix des chanteurs et le son des instruments sont reproduits mathématiquement, sans la moindre déformation et sans bruit mécanique. On entend maintenant les nuances les plus subtiles du chant, le sentiment est prodigieusement exprimé et l'émotion de l'artiste se communique à l'auditeur !!! **Le Miracle apparaît grandiose !! Les Temps sont venus !!** Et c'est la réalité, la vie, l'art, en un mot, dans sa suprême beauté.

La dernière merveille **IDÉAL**, le phonographe sans pavillon, chante et parle comme l'artiste en personne, sans aucune différence.

Nous garantissons nos prix près de **30 % Moins Chers** qu'au comptant et nous accordons à chacun



Plus de pavillon encombrant, incommode, sonnante le métal, mais la caisse de résonance en bois, qui, sans rien enlever de la force, ni de l'intensité des sons, donne une réalité d'expression inconnue jusqu'ici.

On le sait, les instruments en bois, pourvus d'une caisse de résonance, le violon et le violoncelle surtout, sont ceux qui se rapprochent le plus, qui se confondent, dirions-nous, avec la voix humaine.

C'est ce qui a mis les inventeurs sur la trace de l'incomparable merveille, le phonographe sans pavillon.

**L'Appareil "IDÉAL" et le grand Diaphragme des Concerts**  
PRIX : 80 fr. partout. **DONNÉ POUR RIEN !!!**

Liste des 100 morceaux, série d'art, des disques "IDÉAL" de 30 cm de diamètre

- OPÉRAS — OPÉRAS COMIQUES, etc.**
1. Faust (Séquence de l'Opéra), chanté par NIVETTES, de l'Opéra.
  2. Roméo et Juliette (Scène des Tombeaux), par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  3. Sigurd (Esprit Gardien), chanté par GAUVIN, de l'Opéra-Comique.
  4. Samson et Dalila (Non cœur ouvre à la voix), par M<sup>lle</sup> CHANSON, de l'Opéra.
  5. Le Mage (Grand Air), chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  6. Benvenuto Cellini (Air splendide Immortelle), par ROLLAND, de l'Opéra.
  7. Aïda (O céleste Aïda), chanté par GAUVIN, de l'Opéra-Comique.
  8. Faust (Scène de l'Opéra), chanté par NIVETTES, de l'Opéra.
  9. La Tosca (Le ciel juraist d'étoiles), par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  10. Si j'étais Roi. Romance, chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  11. Bignon (Berceuse), chanté par MARIO, de l'Opéra.
  12. Carmen (Air du Torsador), chanté par NOCELET, de l'Opéra.
  13. Paillasse (Pauvre Paillasse), chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  14. Manon (Ne bronchez pas), par DULÉAN, de l'Opéra Impérial, de St-Pétersbourg.
  15. Noctes de Jeannette (Cours mon singulier) M<sup>lle</sup> HUISSONNETTE, de l'Op.-Com.
  16. Lakmé, Fantaisie, chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  17. Le Pré-aux-Clercs (Les Rendez-vous), duo, chanté par M<sup>lle</sup> HUISSONNETTE et M<sup>lle</sup> CHANSON, de l'Opéra-Comique.
  18. Bignon (Duo des Hirondelles), par VALANDRI et NIVETTES, de l'Opéra.
- ROMANCES — CHANSONNETTES**
- GRANDS AIRS**
19. Le Chalet (Vallons de l'Heurette), par BURLONNE, de l'Opéra-Comique.
  20. Surcouf (C'est connu dans Saint-Malo), p<sup>r</sup> ELVAL, du Th. Royal de La Haye.
  21. La Fête Mariée (Le jour où tu te marieras), par RIGAUD, de l'Op.-Comique.
  22. La Fauvette du Temple (duo des Chamelliers), par M<sup>lle</sup> HUISSONNETTE et GASSIN, de l'Opéra de Nice.
  23. La Mascotte (Des envoyés du Paradis), chanté par RIGAUD, de l'Op.-Comique.
  24. Le Grand Mogol (Air du Charlatan), p<sup>r</sup> ELVAL, du Th. Royal de La Haye.
  25. La Veuve Joyeuse (Valse), chanté par RIGAUD, de l'Opéra-Comique.
- ROMANCES — CHANSONNETTES**
- GRANDS AIRS**
26. Pauvre Fou, par ROLLAND, de l'Op.
  27. Si vous y consentez, Madame, chanté par MARIO, de l'Opéra.
  28. Ma Normandie, chanté par MELCATT, de l'Opéra-Comique.
  29. Ah ! si les fleurs avaient des yeux, chanté par F. MARTY.
  30. Le Réve passé, chanté par ELVAL, de l'Opéra-Comique.
  31. La Voix des Gibiers, chanté par NOCELET, de l'Opéra.
  32. Amour Napolitain, par K. DIZAN.
  33. Reviens, chanté par JACQUES.
  34. Vous êtes Jolie, de DELMET, chanté par VIANNENCO, de l'Opéra-Comique.
  35. A Dame Jolie, chanté par GALAND, de l'Opéra-Comique.
  36. Chanson d'hiver, chanté par RIGAUD, de l'Opéra-Comique.
  37. Le Cor de Flégier, p<sup>r</sup> NIVETTES, de l'Op.
- ORCHESTRES**
- Tous exécutés par la Musique de la Garde Républicaine.
- N° 51 à 79. DANSES. — 8 Valses, 8 Polkas, 4 Mazurkas, 4 Scottisch, 1 Quadrille, 1 Pas de Quatre, etc.
  - N° 80 à 85. SOLI. — Violon, Piston, Flûte, Ocarina, Hautbois, Mandoline, Xylophone, Cor de Chasse, Clarinette.
  - N° 86 à 100. DIVERS. — 4 Fantaisies, Une Ouverture, 2 Pas redoublés, 3 Marches, 2 Orchestres tziganes.

Achetez cette Collection formidable, majestueuse et sublime de 100 MORCEAUX, sur grands disques "IDÉAL", série d'art, de 30 cm de diamètre, pour le prix seul des disques : 50 doubles disques à 4 francs net, soit 200 francs, payables avec 29 Mois de Crédit, à raison de 7 francs par Mois (4 francs le dernier mois).

L'appareil, qui se vend 80 fr. partout, est donné pour rien. N'hésitez pas ! Les nouveaux disques "IDÉAL", Série d'art, sont enregistrés directement, ce qui est la dernière perfection. N'achetez plus les disques obtenus par duplicatage mécanique d'après de vieux enregistrements sur cylindres !

**COMPAREZ et JUGEZ !!** Collection formidable et sublime de 100 Morceaux

Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les huit solutions devront être adressées à M. Lecoq, 75, rue Dareau, Paris. Prière de n'y joindre ni timbres, ni mandats.

Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés. Indiquer nettement sur l'enveloppe d'envoi le nom ou le numéro du concours.

Il est indispensable d'envoyer, avec les huit solutions, les six bons de-concours qui se trouvent au bas de cette page

**APIL** détruit pour toujours la racine des POILS et duvet, sans douleur en 15 J. Repousse impos. Niolet, chimiste-parfumeur, envoi discret, notice, catalog. et un échant. S. P. Amélot, Paris **GRATIS**

**PUISSANCE** et Autorité sur tous individus. Par le magnétisme et l'hypnotisme. On obtient obéissance et exécution des ordres de près comme de loin. Brochure Gratuite. Ec. à Tenor, 90, rue des Boulets, Paris.



**SOURIRE** est RIRE mieux MAIS se tordre littéralement est un plaisir que vous n'avez si vous demandez mes Catalogues. — Sur demande spéciale le Catalogue d'Hygiène sera joint à l'envoi. Le tout entièrement gratuit. Ecrire : CHAUVEL, 38, Rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris. — ECRIRE N'ENGAGE A RIEN. ECRIVEZ TOUS.

**INFAILLIBLE et SERIEUX**

Pour soumettre, même à distance, une personne au service de votre volonté, demandez à J. STEFANI, Soulev. St-Marcel, 72, Paris, son livre Forces Inconnues. **GRATIS**

**J'ENVOIE** discrètement Catalogue, Articles spéciaux, usage intime. Hommes, Dames et six beaux échantillons pour 1 franc. Envoi recommandé. 15 cent. en plus. M<sup>lle</sup> L. BADOR, 19, rue Bichat, Paris.

**29 MOIS DE CRÉDIT**

C'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des 100 morceaux, sur grands disques 30 cm, le tout au grand complet, et que l'acheteur ne paie que 7 francs par Mois, jusqu'à complète libération du prix total 200 francs.

Nous Vendons en confiance. Rien à Payer d'avance.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne conviennent pas.

**GIRARD & BOITTE**, O. I., à PARIS  
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes des PHONOGRAPHEs et DISQUES "IDÉAL"

**60 BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

Je soussigné déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, à Paris, la Collection des 100 morceaux choisis sur grands disques IDEAL double face de 30 cm, avec l'appareil complet donné gratuitement, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de 7 fr., jusqu'à complète liquidation de la somme de 200 francs, prix total (dernier versement 4 francs).

Fait à \_\_\_\_\_ le \_\_\_\_\_ 191\_\_

Nom et Prénoms \_\_\_\_\_

Profession ou Qualité \_\_\_\_\_

Domicile \_\_\_\_\_

Département \_\_\_\_\_

Gare \_\_\_\_\_

SIGNATURE : \_\_\_\_\_

Prière de bien indiquer la qualité ou profession.

Prière de remplir le présent bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de

**GIRARD & BOITTE**, O. I.,  
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (X<sup>e</sup> arr.)

**BON** **CONCOURS N° 45** **BON**  
N° 6 **G. Laflemm, reporter fantaisiste** N° 6  
Conservé ce bon et nous l'envoyer à la date que nous indiquerons.

Nous publierons dans notre prochain numéro la suite de notre 46<sup>e</sup> concours  
**LE VIEUX MUSICIEN**



**UNE MARIÉE EN FEU.** — Au moment où un cortège nuptial se trouvait dans une église de la station balnéaire de Souheni, la robe de la mariée s'enflamma au contact d'un cierge. Le prêtre officiant, n'ayant pu éteindre son courage, se précipita au secours de la malheureuse, et fut assez heureux pour pouvoir éteindre les flammes. **ANGLETERRE.**



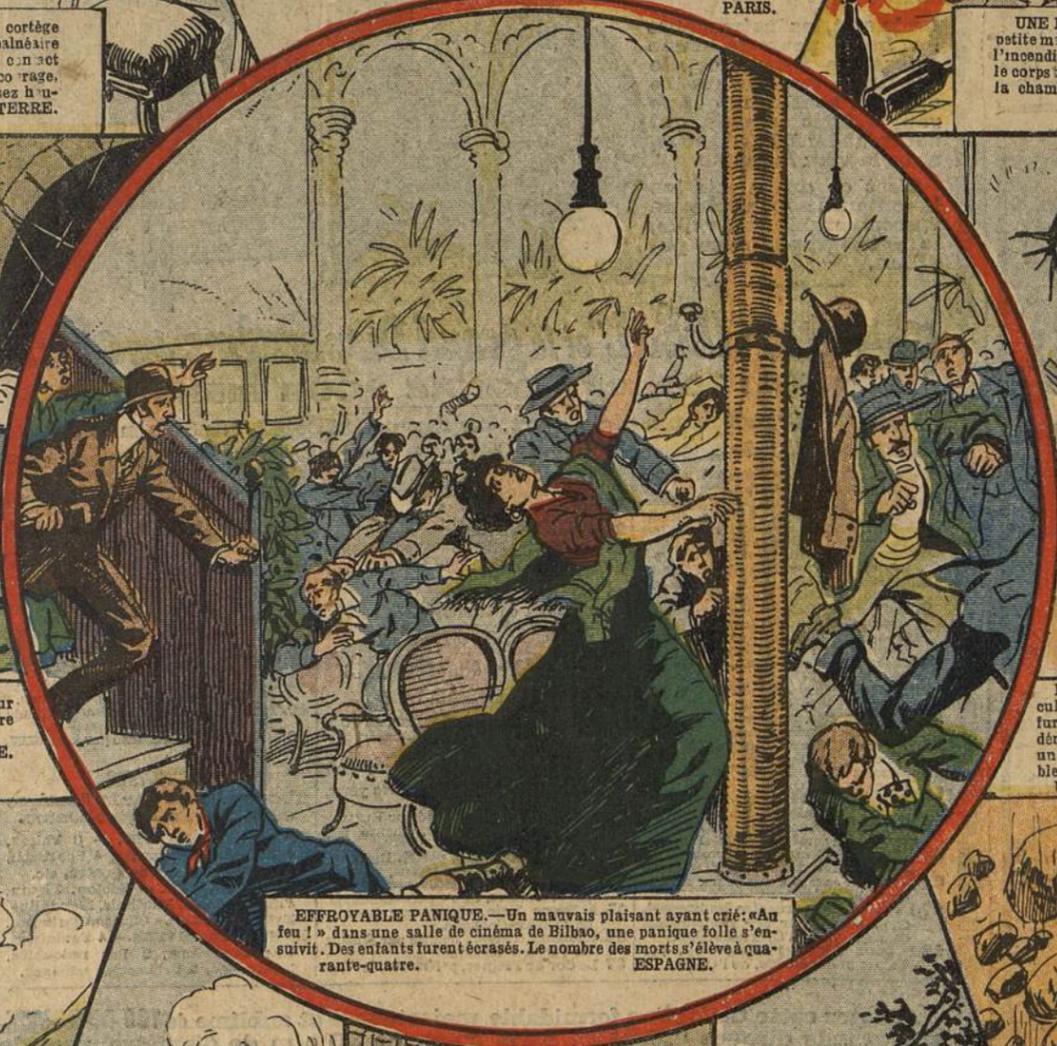
**UNE SCÈNE TERRIFIANTE.** — Sur le pont de Bercy, une femme, tenant deux fillettes contre sa poitrine, enjambait le parapet pour se jeter à l'eau. Un gamin de dix ans la suivait volontairement. Les agents et les passants durent soutenir une lutte contre la femme et le gamin pour les empêcher de se suicider. L'intempérance du père est la cause de ce drame. **PARIS.**

**MUTINERIE D'AVEUGLES.** — De graves désordres se sont produits à l'École des aveugles à Kostroma. Les élèves ont attaqué et maltraité un professeur au moment où il venait de terminer son cours. Le directeur a été menacé de mort et a dû se réfugier dans un cabinet. **RUSSIE.**

**UNE FEMME CARBONISÉE.** — Le feu ayant pris dans la petite maison qu'elle habite, une femme a trouvé la mort dans l'incendie. Lorsqu'on put pénétrer dans l'immeuble, on trouva le corps tout recroquevillé dans le cellier, situé au-dessous de la chambre, à côté du cadavre informe d'un petit chien. **NIORT.**



**NAUFRAGE SUR LE RHIN.** — A Mullheim, un vapeur fluvial est entré en collision près d'un pont, avec une gabarre et a coulé. On compte plusieurs morts. Le capitaine de la gabarre a été arrêté. **ALLEMAGNE.**



**EFFROYABLE PANIQUE.** — Un mauvais plaisant ayant crié : « Au feu ! » dans une salle de cinéma de Bilbao, une panique folle s'ensuivit. Des enfants furent écrasés. Le nombre des morts s'éleva à quarante-quatre. **ESPAGNE.**



**LA VACHE ENRAGÉE.** — Boulevard de la Gare, un cultivateur conduisait une vache quand celle-ci, devenue furieuse, se lança contre la devanture d'un débit et la démolit à coups de corne. Puis, l'animal se précipita sur un journalier. Il le renversa sur la chaussée, le piétina, le blessa à coups de cornes. Des agents purent enfin entraver l'animal. **PARIS.**



**UN DÉRAILLEMENT.** — Un train de voyageurs a déraillé près de Wethester et les wagons sont tombés, les roues en l'air, du haut d'un remblai. Six personnes ont été tuées sur le coup et quarante ont été blessées. On espère en sauver quelques-unes. **ÉTATS-UNIS.**

**OUVRIERS ELECTROCUTÉS.** — Sur les chantiers d'une ligne en construction le tuyau d'une machine de manoeuvre ayant touché un fil conducteur d'électricité, des ouvriers qui poussaient les wagons de débris furent électrocutés. Trois d'entre eux furent tués sur le coup ; on craint pour la vie de cinq autres. **NICE.**



**UN ARABE ENRAGÉ.** — A Relizane, au douar Tinouanet, un indigène de quarante ans, qui avait été mordu, il y a environ deux mois, par un chien enragé, a mordu sa mère, sa femme et trois de ses coreligionnaires, et a succombé après une épouvantable agonie. **ALGÉRIE.**



**UN DOUANIER ÉCRASÉ.** — Sur la route d'Iglesias, un industriel qui conduisait une automobile voulut éviter une charrette chargée de dynamite et passa sur un douanier qui l'escortait. Le malheureux fut coupé en deux. L'industriel, fou d'horreur et d'épouvante, continua sa course à toute vitesse. **SARDAIGNE.**

**UN ÉBOULEMENT.** — Un éboulement s'est produit dans une carrière de calcaire à Calonne. On compte sept morts et deux blessés grièvement. **BELGIQUE.**